



N. 7-8 - Juillet-Août - 1916

✻ Année XXXVIII ✻

*Beatus qui intelligit super egenum et pauperem:
in die mala liberabit eum Dominus. - [Ps. XL.]*

Sanctus



✻ DA MIHI

ANIMAS CÆTERA TOLLE

LE SACRÉ CŒUR

Beau volume de 500 pages - Format 11 × 16 (6^e édition) illustré

Franco: 3 fr.

Librairie de Montligeon à La Chapelle Montligeon (Orne)

Le général Cherfils a signalé ce bel ouvrage à l'attention des catholiques par un article paru dans *l'Echo de Paris* du 22 mars 1915.

C'est une œuvre tout à fait d'actualité qui retrace éloquemment les marques d'amour privilégié, les faveurs spéciales dont le Sacré-Cœur a comblé la France, depuis les révélations à la bienheureuse Marguerite-Marie, jusqu'à nos jours.

Il montre par les faits que la dévotion par excellence, celle dont dépend sans doute le salut de la France, est la dévotion à la Passion de Jésus, c'est-à-dire à l'amour de Jésus, au Sacré-Cœur.

Parfait au point de vue théologique, historique et pratique, ce livre doit être répandu à profusion, car il fait et fera germer dans les âmes une abondante moisson d'esprit de sacrifice et de véritable piété.

VIE DU VÉN. JEAN BOSCO

Fondateur de la Pieuse Société Salésienne

par un prêtre salésien français

Nouvelle édition, un volume in-8 de plus de 400 pages.

Prix 1 fr. 50; franco 1 fr. 90

aux Bureaux de *l'Echo de Fourvière* - 21, Place Bellecour, Lyon.

VIE

DU JEUNE SERVITEUR DE DIEU

DOMINIQUE SAVIO

PAR SON MAÎTRE

le Vénérable DON JEAN BOSCO, prêtre

Traduction nouvelle, in-8 couronne, 11 × 19 cent. de 214 pages: Prix: 0 fr. 60

Librairie de Patronage Saint-Pierre - 40, Place d'Armes - Nice.

Allocutions pour les Jeunes Gens

PAR PAUL LALLEMAND

prêtre de l'Oratoire, agrégé de l'Université, docteur ès lettres, professeur à l'école Massillon

Première Série, 3^e édition, 1 volume in-12. Prix: 3 francs.

✕ Librairie Téqui, rue Bonaparte 82, Paris. ✕

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Rue Cottolengo - 32 - Turin

SOMMAIRE: Les triomphes de Marie Auxiliatrice	85	Vie du Vénérable Jean Bosco (par J. B. Lemoyne)	93
Quelques faits merveilleux attribués à l'intercession de Don Bosco	88	Trésor spirituel	104
Page à relire: L'Assomption (S. F. de Sales)	89	NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO: Chine	105
La Fête Patronale	90	Équateur: Un pont sur l'Indanza	110
Une Conférence de Coopérateurs à Paris	92	Grâces et faveurs de N. D. Auxiliatrice	111
		Nécrologie. - Coopérateurs défunts	112

Les triomphes de Marie Auxiliatrice

(Allocution prononcée par S. Em. le Card. Cagliero le 24 mai dernier)

Haec domus mea, inde gloria mea
C'est ici ma maison, d'ici respendra ma gloire.

LA fête que nous célébrons avec tant de pompe, dans cette auguste Basilique, au milieu de l'imposante majesté des rites sacrés, avec le concours d'un nombre si considérable de fidèles de tout âge et de toutes les conditions, fait revivre dans mon cœur, ô frères bien aimés, les plus doux, les plus précieux souvenirs.

Ce temple magnifique que nous admirons tous, sous les voûtes duquel nous avons voulu nous réunir, me rappelle les milliers de prodiges que le Vénérable Don Bosco a opérés à l'intercession de la T. Ste Vierge, en propageant au milieu de tous les peuples la dévotion envers cette Mère si puissante, invoquée sous le titre de Secours des Chrétiens: *Auxilium Christianorum*.

Je me souviens de l'époque où Don Bosco n'ayant auprès de lui que cinq

jeunes abbés parlait déjà de ses milliers de prêtres; il n'avait qu'un pauvre petit autel, et il parlait d'un magnifique temple richement paré et regorgeant de fidèles; il n'avait qu'une cour étroite et une humble maisonnette, et il comptait ses centaines de maisons éparses dans le monde entier. La plupart souriaient à l'entendre dire ce qu'ils prenaient pour des plaisanteries; quelques uns le regardaient attristés: ils croyaient que son cerveau était malade; mais lui, éclairé d'En Haut, voyait réellement dès cette époque la Pieuse Société Salésienne, le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice et ses centaines de Collèges et Oratoires disséminés dans le monde entier.

Un soir, en 1860, à l'heure où les élèves de l'Oratoire étaient les uns en classe, les autres à l'atelier, je me trouvais avec Don Bosco dans la petite cour d'à côté. Il exposait comme

toujours de nouveaux projets pour travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Tout à coup, il tourne ses regards vers l'endroit où s'élève maintenant le Sanctuaire: « Vois donc! me dit-il, les traits tout transfigurés; vois ce majestueux sanctuaire que la Madone s'est construit. Regarde les foules de fidèles qui se pressent aux abords! ». Et moi de répondre: « Mais je ne vois rien, absolument rien! ». Alors comme quelqu'un qui sort d'une magnifique vision, il continue en me regardant avec une expression que je ne saurais dépeindre: « Oui!... oui!... un grand temple s'élèvera ici surmonté d'une vaste coupole, au dessus de laquelle dominera la Bienheureuse Vierge, faisant le geste d'accueillir le peuple de Turin avec les foules innombrables qui viendront l'honorer; elle bénira notre pays ainsi que tous les peuples de la terre ».

Ces paroles me semblèrent mystérieuses et demeurèrent gravées dans mon esprit d'une manière ineffaçable.

Le mystère toutefois commençait à se dévoiler en 1875, lorsque muni de la bénédiction de Don Bosco et de Marie Auxiliatrice je partais de cet autel avec la première phalange de Missionnaires Salésiens, pour porter en de lointaines régions la lumière de la foi, et le flambeau de la civilisation, par l'érection de la croix de Jésus Christ au milieu de peuplades incultes et sauvages.

Ces paroles mystérieuses, je les ai comprises mieux encore, lorsqu'après avoir reçu dans ce même temple la plénitude du sacerdoce le 7 décembre 1884, je revenais ici au bout de deux mois implorer la bénédiction maternelle de Marie Auxiliatrice et celle de notre bon Père Don Bosco; car je repartais vers la lointaine Patagonie, prêt à supporter fatigues, souffrances, privations et dangers de toutes sortes, à passer par les montagnes, les déserts,

les fleuves et les torrents, sans me préoccuper des dangers de mort, dont je fus toujours préservé par l'intercession de Marie: je ne songeais qu'à une chose, apporter les bienfaits de la foi et de la civilisation à toutes ces tribus sauvages.

Ces mystérieuses paroles, je les compris mieux encore en 1908, au moment où pour la troisième fois je partis des pieds de Marie Auxiliatrice en qualité de Délégué Apostolique et Envoyé extraordinaire du Saint Siège auprès des Républiques de l'Amérique Centrale.

Ces paroles prophétiques, je les comprends surtout aujourd'hui, en ce jour solennel et je les vois dans leur splendide réalité.

Cinquante-six ans ont passé! Et le voilà ce temple merveilleux, prédit par Don Bosco et construit par la Madone: *Ædificavit sibi domum Maria...* Les voilà les foules innombrables qui viennent à l'envi se prosterner suppliantes aux pieds de la Madone de Don Bosco, devant l'autel de Marie Auxiliatrice.

Et nous ne sommes pas les seuls, bien aimés frères, à invoquer la Madone de Don Bosco! De tous les points de la terre des milliers de chrétiens tendent ici leurs mains, accourent ici par la pensée, et tout comme nous, implorent avec une confiance illimitée les bénédictions de Marie Auxiliatrice.

Oh! je les ai vues se vérifier une à une toutes les prophéties de D. Bosco. J'ai vu se multiplier ses abbés et ses prêtres. J'ai vu surgir la Pieuse Société Salésienne et la Pieuse Union des Coopérateurs Salésiens. J'ai vu ce temple splendide élaner au ciel sa belle coupole. J'ai vu partir d'ici de nombreuses phalanges de Missionnaires pour aller porter dans les pays lointains la foi et la civilisation chrétienne et propager partout la dévotion à N. D. Auxiliatrice.

De sorte que cette dévotion n'est

pas connue en Europe seulement, mais dans la République Argentine, dans les landes sans fin de la Patagonie, dans le froid archipel de Magellan et de la Terre de feu.

Je l'ai vue répandue dans tous les pays que j'ai visités au cours de mes longs voyages à travers toutes les Républiques de l'Amérique du Sud, dans les 48 Etats des Etats Unis, dans les 27 Etats du Mexique et dans chacune des Républiques de l'Amérique Centrale. Et chacun sait que cette dévotion à Marie Auxiliatrice a commencé ici, qu'elle s'est propagée d'ici, de chez Don Bosco, du Valdocco, de Turin. Chacun sait qu'ici s'élève la Basilique vénérée et que sur sa haute coupole domine l'image de la Vierge puissante qui bénit les foules des alentours ainsi que les peuples lointains, qui bénit Turin et le monde tout entier.

Voilà les prodiges, voilà les miracles de Marie Auxiliatrice! A mon premier départ pour l'Amérique, Don Bosco me dit:

« Vous ferez ce qui vous sera possible. Dieu fera lui même ce qui n'est pas en votre pouvoir. Remettez toutes choses à Jésus Christ en son divin Sacrement et à Marie Auxiliatrice, et vous verrez alors ce que sont les miracles! »

Et les miracles se sont manifestés dans l'expansion de l'œuvre salésienne, et surtout dans l'évangélisation et la civilisation des Patagons, des habitants de la Terre de feu, des Jivaros, des Bororos... Ces peuples, en même temps qu'ils apprenaient à aimer Marie, ont reçu la lumière de l'Évangile et la civilisation chrétienne qui est la seule vraie civilisation, parce qu'elle s'appuie sur la seule vraie religion, fondée sur la justice, sur l'amour, sur la paix.

Non, non; il ne peut y avoir de civilisation, de bien-être, de justice, de paix sans Dieu, sans la Foi, sans la Religion. Les peuples jeunes et vierges de l'Amérique qui reçoivent ingénument

la foi, trouvent en elle la civilisation et la paix. Je l'ai constaté partout mais surtout chez les peuples autrefois sauvages et aujourd'hui conquis à l'Église et à la civilisation, dans la Patagonie, dans la Terre de Feu, au Brésil, et dans l'Équateur.

Je me souviens du vieux, du terrible cacique Namuncurá, qui arrivé à l'âge de 86 ans, sentant sa fin prochaine m'appela dans son séjour d'exil, au pied des Cordilières. Je fis 1500 kilomètres à cheval pour aller le trouver. Il me demanda le baptême, la confirmation, la sainte communion. Ce cacique indompté qui avait été pendant de longues années la terreur des blancs et même des autres caciques, le voilà qui courbait maintenant humblement le front devant la Croix; il recevait le Baptême, il devenait chrétien. Après avoir été baptisé, confirmé, après avoir communiqué, il m'embrassa tout ému et me dit:

— Monseigneur me voilà chrétien maintenant, tout à fait chrétien, je vais descendre content dans la paix du tombeau!

La paix! La paix dans la justice! Le Saint Pontife l'invoque et soupire après elle. Tous nous la souhaitons et la demandons. Implorons-la de Dieu, par l'intercession de Marie Auxiliatrice qui est reine de la paix. Nos prières montent aujourd'hui au trône de Marie, au trône de Dieu pour l'obtenir; mais elle sera donnée aux hommes de bonne volonté: *Pax hominibus bonae voluntatis.*

Dans cette prière s'unissent à nous les nouveaux chrétiens des lointains pays d'Amérique, et leurs prières dans la simplicité et l'humilité de leur foi sont certainement plus agréables à Dieu.

Avant de me mettre en route pour Turin j'ai rendu visite au Saint Père: — Eminence, m'a dit le Vicaire de

Jésus Christ, vous allez à Turin; moi je ne peux pas m'y rendre, mais dites aux Turinois que je serai d'esprit avec eux; dites leur de prier la Vierge Auxiliatrice pour qu'elle nous aide à obtenir de son Divin Fils la paix!

Prions donc le Seigneur qu'il sauve notre pays et la vieille Europe, qu'il nous bénisse tous. Oui, qu'il daigne accueillir par l'intercession de Marie, les vœux du Saint Pontife, qu'il accueille les prières, les larmes, les soupirs de tous ceux qui implorent un bienfait si précieux.

QUELQUES FAITS MERVEILLEUX

attribués à l'intercession de Don Bosco (1)

Guérison prodigieuse.

Le médecin m'avait déclarée perdue; j'avais reçu les derniers Sacrements et la Bénédiction papale: on m'avait récité le *Proficiscere* que j'avais suivi d'esprit et de cœur. C'était le 11 mai 1909: j'étais étendue sur mon lit de douleur, pleine de calme et de tranquillité mais dans la certitude absolue de devoir bientôt mourir; je sentais ma vie s'en aller par degrés.

Mes membres étaient roides, mes yeux à demi éteints; j'avais versé les dernières larmes; ma respiration était haletante et de plus en plus faible: le prêtre m'avait annoncé que le moment était venu; quand il me suggérait l'invocation « Jésus, Marie, Joseph... » je croyais bien ne pas devoir en entendre la fin: tout indiquait ma fin prochaine.

J'avais à mes côtés mes bien aimés supérieures qui me prodiguaient leurs soins avec d'autres de nos sœurs et priaient à mon intention. Elles ne pouvaient se faire à l'idée de me voir mourir si tôt; et pleines de foi, elle élèvent leurs pensées et leurs prières vers le Vénérable Don Bosco, demandant ma guérison à la Vierge Auxiliatrice pour la glorification de son fidèle Serviteur, si toutefois cette demande était conforme à la volonté de Dieu. Elles promettaient de faire publier la grâce pour qu'elle serve à la béatification du Vénérable.

On me dit de m'unir moi aussi à cette supplication, avec la certitude que Dieu pouvait

bien, s'il le voulait, opérer ce prodige à l'intercession du Vénérable.

La Communauté toute entière était en prières: on me donne à avaler trois fragments de linge ayant servi au Vénérable et on m'encourage à avoir confiance.

Au point où j'en étais, je le dis franchement, je ne croyais plus possible un retour à la vie, car j'avais pleine conscience de mon état; mais Dieu dans sa bonté voulait que je sois réduite à cette extrémité, pour rendre plus évidente son intervention, et glorifier d'une manière plus éclatante notre Intercesseur.

Sans presque que je m'en aperçoive, la vie rentre en moi comme une légère brise; l'œil se ravive, se rouvre; l'inertie de mes membres prend fin, la respiration redevient libre.

Le Vénérable Don Bosco m'avait obtenu la grâce.

A l'instant, le mieux devenait notable, et dès la nuit tout danger disparaissait. La Communauté entière fut émerveillée de ce qui m'arrivait, et les témoins sont nombreux.

Mais où trouverai-je des expressions qui traduisent la véhémence et la candeur des sentiments de mon âme, après un tel bienfait qui l'a inondée de reconnaissance?

Puissé-je employer à la plus grande gloire de Dieu cette vie qui m'a été rendue, et veuille Vénérable Don Bosco m'enseigner à en faire un saint usage.

Nice du Montferrat, 7 Janvier 1915.

SŒUR FERDINANDE ANDREIS.

Le médecin de cette religieuse avait délivré l'attestation qui suit:

« Je soussigné, médecin chirurgien, déclare et certifie que dans le mois de mai dernier, j'ai été appelé une nuit à l'Institut des Sœurs de Nice du Montferrat, auprès d'une religieuse du nom de Andreis Ferdinande, affectée d'une épistaxis violente et fréquente, et que même après la cessation de l'hémorragie, la malade s'était affaiblie au point que je ne pouvais percevoir ni le pouls ni la respiration; aussi désespérant de la guérison, je l'avais laissée aux soins du prêtre qui devait lui administrer l'Extrême Onction.

Mais quelques minutes après, j'étais revenu auprès d'elle et à ma grande surprise je l'ai vue reprendre peu à peu et revenir pour ainsi dire à une nouvelle vie.

DOCT. A. BARBERIS.

Reconnaissance à D. Bosco.

En septembre dernier mon frère Emile rappelé sous les armes avait été envoyé au front. Atteint d'un éclat de grenade qui produisit la fracture du crâne avec une profonde et large blessure, il

(1) Voir la déclaration de la page 111.

avait été transporté à l'hôpital de Modène dans un état très grave. A la douloureuse nouvelle nous nous sommes rendus auprès de lui. Il a eu peine à nous reconnaître, étant presque constamment en délire. Les médecins, vu la gravité du cas, ne donnaient guère d'espérance de guérison et doutaient de l'issue de l'opération qu'ils s'étaient décidés à faire.

Dans cette extrémité j'encourageai mon frère à prier et il me répondit qu'il invoquait tous les jours la Ste Vierge. Plein de confiance dans le secours de Don Bosco je mis sur la tête du malade une image-relique du Vénéral en disant : « Don Bosco, je remets tout entre vos mains..... c'est de vous que j'attends la grâce »; et je me hâtai de commencer la neuvaine, à laquelle s'unissaient les confrères et les enfants de notre collège ainsi que beaucoup de personnes pieuses.

Deux jours après nous recevions la nouvelle qu'il allait beaucoup plus mal et que la base du crâne s'était rompue. Appuyés sur la puissance de Don Bosco, nous n'avons pas perdu courage, et peu après, avant la fin de la neuvaine, nous apprenions qu'il s'était produit un mieux soudain et étonnant, si bien que les médecins déclaraient le blessé hors de danger et lui permettaient d'aller chez lui. Maintenant il va de mieux en mieux, quoi que la guérison ne soit pas encore achevée.

Mais la grâce a été obtenue, et même elle a été double; l'aimable Don Bosco nous a obtenu une santé parfaite pour le bébé du blessé qui était malade depuis plusieurs mois sans espoir de guérison.

Grâces soient rendues au Vénéral de qui nous attendons la complément de la faveur.

Biella, janvier 1916.

CONSTANTIN CASALE, *prêtre salésien.*



L'Assomption.

L'heure étant venue pour la très glorieuse Vierge de quitter cette vie, l'amour fit la séparation de son âme d'avec son corps, la mort n'étant autre chose que cette séparation. Sa très sainte âme s'en-vola droit au ciel; car, qu'est-ce, je vous prie, qui l'en eût pu empêcher, vu qu'elle était toute pure et n'avait jamais contracté aucune souillure de péché? Ce qui nous empêche nous autres, quand nous mourons, d'y aller tout droit comme Notre-Dame, c'est que nous avons presque tous en nos pieds de la poussière ou des souillures qu'il est nécessaire que nous allions laver et purger en ce lieu que l'on nomme Purgatoire, avant que d'entrer au ciel...

Si les saints ont été des *lampes ardentes* et odoriférantes, combien plus la très Sainte Vierge, la

perfection de laquelle surpasse toutes celles des Bienheureux; voire même si elles étaient toutes assemblées en une, elles ne seraient pas comparables à la sienne. Elle fut certes une lampe toute nourrie d'huile parfumée: quel parfum pensez-vous, donc qu'elle jetait à l'heure de son glorieux trépas? *Les jeunes filles sont allées après elle à l'odeur de ses parfums.* (Cant. I, 2, 3). L'âme sacrée de notre glorieuse maîtresse s'envola droit au ciel et alla répandre ses parfums devant la divine Majesté, laquelle la reçut et la plaça sur un trône à la droite de son Fils.

Mais avec quel triomphe, avec quelle magnificence croyez-vous qu'elle fut accueillie de son Fils bien-aimé en échange de l'amour avec lequel elle l'avait reçu venant en terre? Il faut bien croire qu'il ne fut pas méconnaissant, mais qu'il la récompensa d'un degré de gloire d'autant plus grand au-dessus de tous les esprits bienheureux, que ses mérites surpassaient ceux de tous les Saints ensemble...

L'âme très sainte de Notre-Dame ayant quitté son corps très pur, il fut porté au Sépulture et rendu à la terre, ainsi que celui de son Fils; car il était bien raisonnable que la Mère n'eût pas plus de privilèges que le Fils. Mais tout ainsi que Notre-Seigneur, il ressuscita au bout de trois jours; différemment néanmoins, d'autant que le Sauveur ressuscita par sa toute puissance et autorité, et Notre-Dame ressuscita par la toute-puissance de son Fils, qui commanda à l'âme bénite de sa Mère de s'aller réunir à son corps. Il était, certes, bien convenable que ce corps très pur ne fût aucunement entaché de corruption, puisque celui de Notre-Seigneur avait été tiré de ses chastes entrailles et y avait reposé neuf mois durant...

Il semble que l'Assomption de Notre-Dame fut en certaine façon plus glorieuse et triomphante que non pas l'Ascension de Notre-Seigneur, d'autant qu'à l'Ascension il n'y avait que des Anges qui lui vinssent au-devant, mais en l'Assomption de sa très sainte Mère, le Roi des Anges y vint lui-même. C'est pourquoi les troupes angéliques s'écriaient comme tout étonnées: « Qui est celle-ci qui monte du désert appuyée sur son Bien-Aimé? » (Cant. VIII, 5); Par où nous pouvons entendre que, bien que Notre-Dame montât au ciel comme étant toute pure, elle était néanmoins *appuyée* sur les mérites de son Fils, en vertu desquels mérites elle entra dans la gloire... On ne vit jamais tant de mérites ni tant d'amour portés au ciel par aucune pure créature, comme la Très Sainte Vierge y en porta en sa glorieuse Assomption. En échange de quoi, ce grand Roi éternel. Dieu tout puissant, lui donna un degré de gloire digne de sa grandeur, comme aussi le pouvoir de distribuer à ses dévots des grâces dignes de sa libéralité et magnificence.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

LA FÊTE PATRONALE

La fête du 24 Mai au sanctuaire de Turin a rappelé les triomphes de celle du couronnement.

Le mois de Marie qui l'a préparée, a été inauguré le 24 Avril par S. G. Mgr Pinardi, le nouvel évêque auxiliaire de Turin. Les instructions du mois ont été données par nos confrères, D. Gallo et D. Mitté, et ont été suivies par un public nombreux et recueilli.

Indulgence plénière *toties quoties*.

N. S. P. le Pape Benoît XV, qui ne laisse passer aucune occasion de témoigner son auguste bienveillance aux humbles fils de Don Bosco, a concédé à notre Basilique le privilège de l'indulgence plénière *toties quoties*, à l'instar de celle de la Portioncule. Pour comble de délicatesse, le Saint Père a voulu en communiquer la nouvelle à notre Supérieur général par lettre autographe. Voici les documents:

Supplique de R. P. D. Albera.

Très Saint Père,

Humblement prosterné à vos pieds, le prêtre Paul Albera, Recteur Majeur de la Pieuse Société Salésienne expose respectueusement à Votre Sainteté,

Que vu le développement toujours croissant de la dévotion envers la Sainte Vierge invoquée sous le titre de Marie Auxiliatrice,

Vu l'affluence des fidèles qui le 24 Mai accourent de tous les points de l'Italie et des autres contrées, pour visiter la Basilique construite par le Vén. Don Bosco, et remplissent les vastes cours de l'Oratoire et la place du Sanctuaire ;

Considéré qu'un moyen d'augmenter la jerveur et les fruits de cette dévotion serait d'après le sentiment de plusieurs, la concession de l'Indulgence plénière toties quoties à tous ceux qui visiteraient la Basilique le jour de la solennité.

Le soussigné supplie Votre Sainteté de daigner accorder cette faveur à la Basilique de N. D., Auxiliatrice, avec la promesse qu'on y priera toujours selon les intentions de Votre Sainteté.

PAUL ALBERA prêtre.

Turin, le 3 Mai 1916.

Réponse de Sa Sainteté.

Afin de manifester le vive confiance que Nous avons en l'intercession de Marie Auxiliatrice, Nous déclarons qu'il Nous est très agréable d'accéder à la demande du Recteur Majeur de la Congrégation Salésienne de Don Bosco, et Nous accordons à tous les fidèles qui visiteront la Basilique du Valdocco à Turin le 24 Mai la faculté de gagner l'Indulgence plénière toties quoties en la forme accoutumée ; et cette Indulgence sera applicable aux défunts.

Contrariis quibuscumque minime obstantibus.

Donné au Vatican le 13 Mai 1916.

BENEDICTUS PP. XV.

Daigne la Vierge Auxiliatrice combler de ses bénédictions le Père commun des fidèles et lui accorder de voir couronnés ses efforts pour rendre la paix aux nations.

Arrivée de S. Em. le Cardinal Cagliero.

C'est sur l'invitation expresse du Souverain Pontife que l'illustre fils de Don Bosco est venu présider la solennité annuelle du 24 Mai.

Le Cardinal Cagliero arrivait à Turin le Samedi 28 Mai; et à la gare même, grâce à la parfaite courtoisie du chef de gare, il était l'objet d'une réception enthousiaste où étaient représentées toutes les autorités de la ville et de la région.

De là il se rendait à notre collège de S. Jean l'Evangeliste où le jeune marquis Della Chiesa parent de Sa Sainteté lui adressait la bienvenue.

Il arrive devant le Sanctuaire de N. D. Auxiliatrice au moment où se terminait la prédication du mois de Marie: la foule qui était massée sur la place lui fait un chaleureux accueil; mais lui, le premier missionnaire de Don Bosco, sans presque remarquer les Supérieurs qui l'attendent tout émus, il a déjà le regard fixé sur le tableau de N. D. Auxiliatrice qui domine le maître-autel et respendit dans un océan de lumière; des larmes perlent sur son visage, et il entre dans le Temple regardant toujours la Vierge bien aimée.

Après avoir adoré le Saint Sacrement, il ne peut plus contenir les affections qui débordent de son cœur; il monte les degrés de l'autel et tourné vers la foule il élève un hymne de reconnaissance à Marie Auxiliatrice, au Vénérable Don Bosco et au Souverain Pontife.

Vient alors le chant du *Te Deum* œuvre de jeunesse de S. Em. retouchée avec amour par le maestro Dogliani, conformément aux nouvelles prescriptions liturgiques.

Après la bénédiction du T. S. Sacrement, donnée par le R. P. Don Albera, la foule remplissait principale cour de l'Oratoire toute illuminée à la vénitienne. La façade des modestes appartements de Don Bosco enguirlandée de lumière semblait se repeupler de tant d'âmes retournées déjà vers Dieu....

Tout d'un coup on a entendu un modeste petit carillon: c'était les cloches de l'humble église de S. François de Sales, la première chapelle construite par Don Bosco, qui saluaient le nouveau Cardinal.

La dernière fois qu'on les avait entendues, c'était en 1912 pour les noces d'or sacerdotales de S. Em. et de deux autres vétérans de la Société Salésienne.

Ce carillon devait lui rappeler les anciennes fêtes de l'Oratoire, où élève, abbé, jeune prêtre, il se multipliait pour seconder Don Bosco.

Le lendemain, dimanche, avait lieu une séance solennelle à laquelle ont pris part un grand nombre de notabilités de Turin et de la région.

Le Cardinal écoutait ému le chant de l'Orphelin qu'il avait composé et mis en musique il y a 45 ans, puis la poésie du vénérable Don Lemoyne, l'exposé fait par Don Cerrutti de l'Œuvre Salésienne en Amérique, l'adresse de Mgr Castrale, évêque

salésiens, le Cardinal se lève. Il dit que le Pape en lui conférant la pourpre a voulu honorer la Société Salésienne. « C'est moi qui reçois, dit-il, les honneurs du triomphe, comme les généraux. Et pendant ce temps les soldats, les humbles Mission-

La lettre autographe du Saint Père.

Ad exprimere la viva fiducia che abbia
mo nella intercessione di Maria del
l'istrica, si amano ben volti di accogliere
lo istanza del Rettore Maggiore della
Congregazione Saleriana di Don Bosco,
e concediamo che tutti i fedeli i
quali visitino la Basilica di Valdocco
in Torino il giorno 24 di Maggio
ponano venerar totes quoties la
indulgenza plenaria nella forma
connessa, e che la indulgenza stes-
sia appl. vobis a defuncti. Contrarius
quibus cunque in nomine obstantibus
Salvaticano 13 Maggio 1915
Benedictus P. XV

titulaire de Gaza, qui lui transmettait la bienvenue du Cardinal Richelmy, archevêque de Turin, empêché de venir par la maladie; enfin après les compositions en prose et en vers des élèves de l'Oratoire, après l'adresse émaillée de spirituelles saillies du professeur M. Gribaudo et le discours de M. Bettazzi parlant au nom des coopérateurs

naires que j'avais sous mes ordres, les véritables vainqueurs, les vrais civilisateurs de la Patagonie, où sont-ils? Ils sont dans ces lointaines terres, ils continuent humblement leur tâche, répandant leur sueur et leur sang: c'est à eux pourtant que ces démonstrations étaient dues... Mais Dieu lui-même les récompensera ».

Une ovation enthousiaste saluait S. Em. à l'issue de cette mémorable réunion.

Les Quarante Heures.

Le triduum des Quarante Heures commencé le 22 avec la Grand Messe suivie la procession du T. S. Sacrement dans les cours de l'Oratoire, se continuait jour et nuit sans interruption, jusqu'aux premières heures du 24 Mai avec une affluence constante de pieux adorateurs. mais lorsque le T. S. Sacrement eut été renfermé dans le tabernacle la distribution du Pain eucharistique ne fut pas interrompue, elle dura jusqu'à midi passé.

Pendant ce mois de Marie, plus de 54 mille communions ont été distribuées dans le sanctuaire.

La solennité du 24 Mai.

Six évêques ont pris part à cette fête: les premières Vêpres ont été chantées par Mgr Marengo, salésien, évêque de Carrare.

Après la Grand Messe du jour célébrée par le même Mgr Marengo, S. Em. le Cardinal Cagliero a pris de nouveau la parole. Malgré ses 78 ans, sa voix pleine et vibrante remplissait la vaste nef.

Nous avons donné en premier article ce même discours ou plutôt un pâle résumé.

Le soir, Vêpres pontificales, à l'issue desquelles l'un de s prédicateurs du mois de Marie, notre confrère Don Gallo a présenté comme une synthèse des gloires de la Vierge Secours des Chrétiens, puis S. Em. le Cardinal Cagliero a donné la bénédiction du T. S. Sacrement.

Les jours suivants le Sanctuaire a continué à voir les fidèles venir prier devant l'image miraculeuse de Marie, qui exerce une attraction puissante sur l'esprit et le cœur des fidèles.

Une Conférence de Coopérateurs à Paris.

Par suite du bouleversement apporté par la guerre à toutes les organisations, il n'avait pas été possible de réunir les Coopérateurs Salésiens depuis l'année 1914. Il ne fallait pas que cet état de choses se prolonge plus longtemps. C'est pourquoi, sur l'initiative de M. l'abbé Dhuit, directeur du Patronage St Pierre, de Ménilmontant, la réunion des Coopérateurs et Coopératrices a pu enfin avoir lieu, le samedi 27 mai, en la chapelle des Benedictines de la rue Monsieur.

M. l'abbé Auffray, professeur de littérature à l'école supérieure de Grand-Bigard, près Bruxelles, devait donner la conférence habituelle sur les œuvres du Vénérable Don Bosco. Mais au dernier moment, il partait précipitamment avec son train sanitaire dans la direction de Verdun. M. Dhuit retenu lui-même dans sa garnison, n'ayant pu obtenir la permission escomptée, dut s'excuser aussi. La situation fut heureusement sauvée par la M. l'abbé Noguier,

lequel, malgré un état de santé assez peu favorable, put néanmoins présider la réunion, faire la conférence, et donner le salut du T. S. Sacrement, qui termina cette petite fête intime des fideles amis de Don Bosco.

Sans vouloir résumer ici toute la conférence de M. Noguier, nous en dirons quelques pensées, pour les Coopérateurs et Cooperatrices qui n'ont pu assister à la réunion.

Après avoir lu le testament de Don Bosco aux Coopérateurs et Coopératrices salésiens, et avoir fait un très court commentaire de ces émouvantes pages, il leur parla de la Pieuse Union, admirable institution que le Vénérable Fondateur des Salésiens voulut associer aux travaux des Salésiens.

Il montra cette seconde œuvre intimement unie à la première par le but commun: l'éducation de la jeunesse pauvre, les missions, la diffusion de la bonne presse, avait toujours été l'objet des attentions de Don Bosco.

Jusqu'à la fin de sa vie, en effet, le Vénérable manifesta la plus grande affection, la plus vive sollicitude pour ses Coopérateurs, voulant que tous les Salésiens se considèrent comme les humbles serviteurs et, en quelque sorte les dociles instruments de leur opérante charité.

Le conférencier parla ensuite de l'Œuvre des patronages dont l'action si efficace est chaque jour mise en relief par les actes innombrables d'héroïsme dont les enfants de tous le patronages de France ne cessent de donner l'exemple depuis le commencement de l'horrible guerre. Il montra l'urgence qu'il y a de développer et d'étendre ces œuvres relativement peu coûteuses, afin d'aider au travail formidable qui incombera, après la guerre, aux catholiques, s'ils veulent que le fruit des épouvantables sacrifices de l'heure actuelle, ne soit pas irrémédiablement perdu pour l'amélioration de notre pays.

Puis, il signala à la sollicitude des Coopérateurs et Coopératrices de la Capitale l'œuvre admirable du Patronage St-Pierre, qu'il engagea à aller voir à Ménilmontant. Et il conseilla vivement aux familles de faire inscrire au plus tôt sur la liste des « *Anges gardiens* » établie en la chapelle du Patronage St Pierre, les noms de leurs soldats exposés aux terribles dangers de la guerre. En regard de chaque nom de militaire figure celui d'un petit enfant du Patronage (c'est l'*ange gardien*) chargé de prier chaque jour pour le soldat qui lui est confié.

En terminant ce rapide exposé, il est juste que nous remercions ici les Coopérateurs et Coopératrices qui ont bien voulu, malgré les difficultés de l'heure présente, intervenir à la réunion du 27 mai et donner leur obole à la quête faite pour le Patronage St Pierre. D'une façon toute spéciale nous remercions aussi les charitables dames Benedictines qui ont bien voulu, une fois de plus, donner aux Œuvres du Vénérable Don Bosco l'hospitalité de leur pieuse chapelle et rehausser l'éclat de la cérémonie religieuse pour leurs psalmodies liturgiques, que l'on ne peut entendre sans éprouver toujours une douce et suave émotion.

VIE DU VÉNÉRABLE JEAN BOSCO

Par l'Abbé J. B. LEMOYNE

➤ PRÊTRE SALÉSIEEN ➤

CHAPITRE X.

Un saint ami.

La rhétorique — Amitié du Serviteur de Dieu avec Louis Comollo — Il le défend contre quelques insolents — Beaux exemples que lui donne son ami — Jeux de prestidigitation — Jean accusé de magie — Comment il se disculpe — Encore les prodiges de sa mémoire — Une promenade à Pignerol — Désir de la vie religieuse — Examen d'admission à la cléricature — Charitable empressement pour lui former un trousseau — « J'ai toujours eu besoin de tout le monde ».

Jean retourne donc à Chieri pour faire sa rhétorique; il prend pension chez un tailleur nommé Cumino, pour 8 francs par mois; c'est le Curé de Châteauneuf qui paie cette pension avec le concours de MM. Pescarmona et Sartoris. Ce tailleur avait sa boutique près de la grand' place de S. Bernardin. Un réduit au rez de chaussée qui servait de remise pour une petite voiture, tel fut d'abord le logement de Jean pendant quelques mois; mais Don Cafasso qui avait quatre années de suite pris pension dans cette même maison et ne lésinait pas avec le tailleur, lui obtint un logement plus convenable et d'autres avantages.

« Au commencement de cette année, raconte le Vénérable, je me trouvais un jour par hasard chez un nommé Jacques Marchisio qui tenait des pensionnaires, et l'on parlait des bonnes qualités de certains étudiants. — J'ai appris, se mit à dire la maîtresse de maison, que chez un tel, on va avoir un étudiant qui est un saint. — J'esquissai un sourire, pensant qu'on voulait plaisanter. — Mais c'est que c'est vrai, dit alors le mari; oui, on va avoir le neveu du curé de Cinzano, un enfant d'une vertu remarquable. Son oncle, le curé, est cité lui aussi comme un saint prêtre. — Je ne fis pas alors grand cas de ces paroles; mais parmi mes camarades de rhétorique, cette nouvelle avait excité une vive curiosité. Je désirais faire connaissance avec cet élève; mais je ne savais pas son nom.

» Une circonstance un peu singulière m'amena bientôt à le connaître. Il y avait plusieurs jours que je remarquais un élève d'une quinzaine d'années, qui se montrait si retenu, si modeste dans la rue, si affable et si poli envers qui lui adressait la parole, que j'en étais ravi. Mon étonnement augmente encore quand je vois combien il était exact à tous ses devoirs et ponctuel à se rendre en classe. A peine arrivé, il allait à sa place qu'il ne quittait plus à moins que le devoir l'exige.

» C'est l'habitude chez les écoliers de passer le moment de la rentrée à plaisanter, à jouer, à sauter. Les plus dissipés, les moins laborieux aiment ces désordres et s'y rendent fameux. Ce nouvel élève était invité lui aussi à se joindre aux autres, mais il s'excusait en disant qu'il ne connaissait pas ces jeux, qu'il serait trop gauche. Malgré ces refus, un jour un élève mal élevé l'aborde pendant qu'il lisait ou étudiait sans faire cas du tapage qui régnait autour de lui. Cet élève le prend par le bras, le secoue rudement et veut l'obliger à aller sauter lui aussi. — Non, mon cher, lui répondait l'autre doucement et tout gêné; je ne sais pas sauter; je ne l'ai jamais fait; ce n'est pas dans mes habitudes; je ferais rire de moi.

» — Allons, pas d'histoires, il faut venir, sinon je t'y forcerai à coups de pieds, à coups de poings.

» — Tu peux me battre si ça te plaît; mais je ne sais pas, je ne peux pas, enfin je ne veux pas...

Mais cet élève grossier et brutal ne pouvant réussir à le persuader, le secoue violemment par le bras, le bouscule et lui donne deux soufflets retentissants. Alors je sentis mon sang bouillonner dans mes veines et je craignais que l'offensé ne rende la pareille à cet impertinent, d'autant plus qu'il le surpassait en âge et en forces. Mais il était animé de sentiments bien supérieurs.

» Quel ne fut pas mon étonnement de le voir le visage rougi et presque violacé à cause des soufflets regarder avec compassion le brutal et lui dire: Si cela suffit pour te contenter, tu peux t'en aller en paix: je t'ai déjà pardonné.

» A cet acte héroïque, je me rappelai ce que j'avais entendu dire de la prochaine arrivée dans la classe d'un saint élève, je demandai alors son

nom et d'où il venait: c'était justement Louis Comollo, le neveu du curé de Cinzano, dont on avait tant fait d'éloges dans la maison de Marchisio... — Il faisait les humanités; il était donc d'un cours après moi; mais nous étions dans la même classe, avec le même professeur.

» A partir de ce moment il devint mon ami intime et je puis dire que c'est de lui que j'ai commencé à apprendre à vivre en véritable chrétien. J'ai mis en lui toute ma confiance; et il a fait de même à mon égard. Nous avons besoin l'un de l'autre, moi de secours spirituel et lui de secours physique: Comollo, timide à l'excès, n'osait même pas essayer de se défendre contre les méchants qui l'insultaient; pour moi, au contraire, mon courage et ma force en imposaient à tous mes condisciples, même s'ils étaient plus âgés que moi.

» On en avait eu la démonstration un jour que ce même Comollo et un autre condisciple nommé Antoine Candelo, un vrai modèle de simplicité, étaient aux prises avec quelques uns qui s'en moquaient et voulaient les battre. A la vue de cette lâcheté à l'égard de ces deux innocents j'avais essayé d'intervenir en leur faveur; mais on n'avait pas tenu compte de mes paroles. — Gare à vous, criai-je alors, si on leur fait encore quelque chose! — Un certain nombre des plus grands et des plus effrontés se rangent pour me faire face, en même temps qu'on donnait à Comollo deux soufflets retentissants. Alors, hors de moi, ne consultant plus la raison, mais la force brutale, à défaut de c'aise on de bâton, je saisis l'un de ces gaillards par les épaules et m'en sers comme d'une arme contre mes adversaires. Quatre sont jetés à terre, les autres s'enfuient en criant et demandant grâce. Coup de scène! Le professeur entre et ce moment en classe, il voit bras et jambes voler au milieu du vacarme, il se met à crier et à distribuer des gifles à droite et à gauche. L'orage allait tomber sur moi; mais s'étant fait expliquer la cause de ce désordre, il veut voir se renouveler la scène ou plutôt la preuve de mes forces. Il rit de bon cœur et avec lui toute la classe, et on ne songe plus à la punition que j'avais méritée ».

Mais en pareille circonstance qui n'en ferait autant pour peu qu'il ait un peu de cœur? « Délivre des mains de l'orgueilleux celui qui souffre l'injustice, dit l'Esprit Saint, et ne regarde pas cela comme pas une peine » (1).

(1) Ecclésiaste, IV, 9. Il nous semble cependant que le Vénéral exagère le fait. Tous ses camarades de collège qui ont déposé touchant les années de sa jeunesse, sont unanimes à le dépeindre comme un modèle de douceur. Lui-même, quand il lui arrivait en récréation de raconter cet épisode à ses prêtres, mêlait d'une façon si amusante le comique et le sérieux que c'était à se tordre. Cependant cette échappée de son naturel ardent, nous fait voir quels efforts héroïques il a dû se faire pour que

« C'était des leçons d'un genre tout différent, continue le Vénéral, que me donnait Comollo; — Mon brave ami, me dit-il à peine avons-nous été seuls tous les deux, ta force m'épouvante; je ne crois pas que le bon Dieu te l'ait donnée pour assommer tes camarades. Il veut que l'on s'aime, que l'on pardonne et que l'on fasse du bien à ceux qui nous font du mal. — Et lui, en effet, doux comme il l'était, il n'avait jamais d'altercation avec les camarades; aux insultes, aux mépris, il ne répondait que par la patience et l'affabilité. J'étais plein d'admiration pour cette charité et me remettant entièrement entre ses mains, je me laissais conduire où il voulait et comme il voulait. Un jour, je m'en souviens, on causait tout en promenant et je passe devant une église sans me découvrir. Il me dit aussitôt avec un petit sourire:

» — Vois tu, Jean, tu es tellement animé à causer avec les créatures que tu ne vois même pas la maison du bon Dieu. — Une autre fois, tout en plaisantant, il m'arriva de me servir à la légère de quelque parole de la Ste Ecriture, que j'avais entendue de gens d'église. Il me reprit vivement et me dit qu'il ne fallait pas se servir ainsi de la parole de Dieu.

« Je lui demandais un jour son appréciation sur les monuments les plus remarquables de Chieri, et voyant qu'il n'était pas du tout au courant, je lui dis: — Comment! il y en a tant qui viennent de loin pour les voir, et toi qui restes à Chieri, tu ne t'en soucies pas? — Eh! mon cher, reprit-il en souriant, ce qui ne doit pas servir pour demain, à quoi bon le chercher aujourd'hui? — il voulait me faire entendre qu'il y aurait songé si cela avait dû aider à la possession des biens éternels qui étaient son lendemain... ».

Comollo trouva donc auprès de Jean un ami avec qui parler de spiritualité. « C'était son bonheur, continue Don Bosco, que de causer de ces choses! Il parlait avec transport de l'amour immense de Jésus à se donner à nous dans la sainte Communion. Quand il nommait la Sainte Vierge, il était tout attendri.

» S'il faisait ou entendait le récit de quelque faveur temporelle obtenue par son intercession, à la fin le visage tout empourpré et quelquefois les yeux pleins de larmes, il s'écriait: — Eh quoi! si la Ste Vierge accorde tant de faveurs pour ce misérable corps, que ne fera-t-elle pas pour l'âme de qui l'invoque. Je suis certain que si la vraie dévotion envers Marie était générale, le bonheur règnerait en ce monde! »

On ne se livre à de tels épanchements de cœur qu'avec ceux qui sont capables de les ceux qui l'ont connu durant sa longue carrière aient pu le dépeindre comme le plus doux des hommes. .

comprendre et de les goûter. Mais Jean était bien de ce nombre.

Quant à lui, jovial avec tout le monde, toujours prêt à rendre service, à dire une parole qui fasse du bien, il continuait à faire ses tours de physique dans les réunions de la *Confrérie de la gaieté* et dans la famille où il prenait pension. Il y était devenu si habile que ne sachant plus comment expliquer les merveilles qu'il opérait, on en vint à le prendre pour un magicien qui avait le démon pour compère.

C'était déjà une chose démontrée pour le maître de la maison, Thomas Cumino.

Cette homme qui était un fervent chrétien, aimait en même temps beaucoup la plaisanterie. Jean se prévalait de cette tendance pour lui faire toujours quelque nouveau tour.

Le jour de sa fête, Cumino avait préparé avec le plus grand soin un poulet à la gelée pour ses pensionnaires; on porte le plat sur la table, on le découvre et il en sort un coq qui se met à voler et à chanter. Une autre fois il avait fait cuire une pleine marmite de macaronis, et quand il veut les verser dans le plat, ce n'est plus que du son parfaitement sec. Souvent quand il avait rempli de vin la bouteille, s'il voulait en verser dans son verre, il n'avait que de l'eau claire; voulait-il boire de l'eau, il voyait son verre se remplir de vin. La confiture se transformait en tranches de pain, l'argent de son porte monnaie en vieux morceaux de fer blanc, son chapeau en coiffe, les noix et les noisettes en sachets de menu gravier.

Il n'était pas rare que ses lunettes disparaissent, et il les retrouvait dans sa poche qu'il avait pourtant fouillées et même retournées. Un objet mis soigneusement de côté, comme un portefeuille, se retrouvait devant lui à un signal de Jean, tandis que tel autre qu'il avait à la main devenait introuvable à l'instant. Le brave homme en était tout abasourdi. Il arriva un jour que Jean ayant parié de faire apparaître une clef que l'on savait certainement en un autre endroit, il la trouve au fond de la soupière après avoir versé la soupe.

Des tours de ce genre il y en avait presque tous les jours, et le brave Thomas en était venu à cette conclusion: Les hommes ne peuvent faire ces choses-là; le bon Dieu ne perd pas son temps à ces bagatelles; donc c'est le démon qui les opère! Il avait presque décidé de congédier Jean de chez lui. Comme il n'osait en parler avec les siens, il songea à demander conseil à Don Bertinetti, un prêtre qui demeurait dans la maison voisine. Il se présente donc chez ce prêtre, et lui dit tout bouleversé: — Monsieur l'abbé, je viens pour vous parler d'une chose très grave. Je crois que j'ai un magicien chez

moi! — Et il raconta toute sorte de choses qu'il avait vues, et d'autres qu'il soupçonnait: il présenta le tout d'une façon si tragique qu'il communiqua sa persuasion à Don Bertinetti. Celui-ci pensa qu'il fallait en déférer au délégué des écoles, le chanoine Burzio, archiprêtre et curé de la cathédrale; le sonneur Dominique Pogliano, chez qui Jean continuait à se retirer pour étudier fut chargé de l'avertir qu'il eût à se rendre à la cure pour être examiné. Le sonneur qui connaissait Jean n'avait pu réussir à rassurer l'archiprêtre.

Le Chanoine Burzio était un très digne ecclésiastique, fort instruit, de beaucoup de piété et de prudence. Il reçut Jean tout en récitant son bréviaire et après avoir donné quelque argent à un pauvre. Le bon chanoine le regarde en souriant et lui fait signe d'attendre un instant; puis il l'invite à le suivre dans son bureau; là il se met à l'interroger sur le catéchisme; Jean répond à tout à merveille; mais c'est à peine s'il peut se tenir de rire, car il sait où doit conduire ce préambule. L'archiprêtre veut savoir l'emploi de son temps; et les réponses sont tout à fait satisfaisantes. La franchise est dans son langage; il s'exprime avec beaucoup de sens, et dans ses manières il n'y a pas une ombre de tromperie: Pourtant l'examineur n'est pas satisfait; en termes obligeants, mais avec un aspect sévère il ajoute:

— Mon bon ami, je suis pleinement satisfait de ton travail et de la conduite que tu as tenue jusqu'à présent; mais... on dit beaucoup de choses sur ton compte... On dit que tu connais les pensées des autres, que tu devines l'argent qu'un autre a dans sa poche, que tu fais voir blanc ce qui est noir et noir ce qui est blanc, que tu sais ce qui se passe à distance, et un tas d'affaires de ce genre. Cela fait parler de toi; on en est venu même à te soupçonner de magie, de rapports avec le démon. Dis-moi donc qui est-ce qui t'a instruit dans cette science? où l'as-tu apprise? Dis moi tout cela en confidence; je t'assure que je ne m'en servirai que pour ton bien.

Sans laisser paraître la moindre émotion, Jean lui demande... cinq minutes pour répondre et le prie de lui dire l'heure précise! Le chanoine porte la main à son gousset, mais ne trouve pas sa montre. — Si vous n'avez pas votre montre, ajoute Jean, pourriez vous me donner une pièce de cinq sous? — Le chanoine cherche dans toutes ses poches, et ne trouve plus le porte-monnaie.

— Ah! coquin, lui dit-il tout en colère, ou bien tu es un serviteur du démon, ou bien c'est le démon qui est à tes ordres; tu m'as déjà fait disparaître la montre et le porte monnaie; je ne puis plus garder le silence, je dois te dé-

noncer, et je ne sais pas ce qui me retient de te rosser de coups de bâton.

Devant cet éclat, Jean était resté si calme et si souriant que le Chanoine parut un peu se calmer, et lui dit: Voyons, prenons les choses à l'amiable; explique-moi ces mystères. Comment se fait-il que mon porte-monnaie et ma montre soient sortis de mes poches, sans que je m'en aperçoive? où sont-ils allés finir?

— Monsieur l'archiprêtre, répondit Jean avec respect. Je vais tout vous expliquer en peu de mots. Dans ces affaires-là il suffit d'un peu d'adresse ou d'être d'accord avec un compère ou encore d'avoir préparé quelque truc.

— Oui, mais quel accord peut-il y avoir eu au sujet de ma montre et de mon porte-monnaie?

— C'est bien simple. Au moment où je suis entré chez vous, vous veniez de faire l'aumône à un pauvre et vous avez déposé le porte-monnaie sur un prie-Dieu. Puis en passant d'un appartement à l'autre, vous avez laissé la montre sur la table que voilà. Moi, j'ai pris les deux objets et les ai cachés; vous pensiez les avoir encore sur vous, tandis qu'ils sont sous ce chapeau de lampe.

En même temps Bosco soulève le chapeau de lampe, et voilà retrouvés les deux objets mystérieusement disparus. Le digne prêtre se mit alors à rire de bon cœur et voulut voir quelques tours de passe-passe.

Il se fit alors expliquer la manière de faire tour à tour apparaître et disparaître les objets; puis, pleinement satisfait, il fit un petit cadeau à Jean et lui dit en le congédiant:

— Va maintenant dire à tes amis que *ignorantia est magistra admirationis* (1).

Jean continua donc avec ses jeux; il était surtout fameux pour envoyer à distance les objets rapprochés et les faire ensuite revenir au milieu de l'assemblée; cette dextérité fit qu'on ne l'appella plus seulement le *songeur* mais aussi le *magicien*.

« A me voir passer mon temps au milieu de cette dissipation, — fait remarquer le Vénérable — on pourra peut être penser que je négligeais les études. J'avoue que j'aurais pu étudier davantage; mais je puis certifier qu'il me suffisait d'être attentif en classe pour apprendre tout le nécessaire.

« A cette époque lire et retenir c'était pour moi tout un; et je pouvais sans peine dire par cœur ce que j'avais lu ou entendu lire. En outre, comme ma mère m'avait habitué à dormir fort peu, je pouvais sans inconvénient passer les deux tiers de la nuit sur mes livres, à la lueur d'une petite lampe; j'employais

ensuite ma journée à ma guise, comme à des répétitions, à des leçons particulières; je le faisais volontiers par charité ou par amitié; plusieurs me donnaient quelque rétribution.

« Il y avait alors à Chieri un libraire Juif avec qui je fis connaissance: je m'abonnai chez lui à la lecture des classiques italiens, à un sou par volume, que je rendais après lecture. Chaque jour je lisais un de ces petits livres de la bibliothèque populaire. Mon année de seconde ce fut le tour des auteurs italiens; l'année de rhétorique je me mis à étudier les classiques latins, à commencer par Cornélius, puis Cicéron, Salluste, Quinte Curce, Tite-Live, Tacite, Ovide, Virgile, Horace, etc. Je lisais ces ouvrages par manière de passe-temps et j'y trouvais du goût comme quelqu'un qui les pénètre à fond. Ce n'est que plus tard, que j'ai reconnu mon erreur; une fois prêtre, quand j'ai voulu expliquer à d'autres ces génies de la littérature, j'ai vu que même avec beaucoup de réflexion et après une longue préparation, je parvenais à peine à en pénétrer le véritable sens et à goûter leur beauté. Mes travaux de classe, les répétitions, ces longues lectures me prenaient la journée et une partie de la nuit. Souvent il est arrivé que l'heure du lever m'a surpris tenant en mains le Tite-Live dont j'avais commencé la lecture en me couchant.

« Ces imprudences avaient altéré ma santé à tel point que pendant plusieurs années j'ai semblé être sur le bord de la tombe.

« Aussi le conseil que je donnerai aux étudiants est de ne faire que leur possible et pas au delà. La nuit est faite pour le repos. A part le cas de nécessité, on ne doit pas après souper s'appliquer à des matières d'étude. Si on est robuste, on résistera bien quelque temps à l'effort, mais ce sera toujours au détriment de la santé ».

Cette mémoire prodigieuse était pour Jean un don extraordinaire de Dieu: il ne la laissa pas se rouiller; mais il ne cessa de la fortifier par un exercice assidu; il ne se bornait pas aux plus beaux passages de ses auteurs, il prenait l'œuvre en entier, depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Il choisissait de préférence ce qui était le plus difficile, soit pour la langue comme le latin et le grec, soit pour la forme du style, soit pour l'obscurité du sens; et il n'avait de repos que lorsqu'il en était venu à bout. Il lisait aussi les commentaires les plus renommés de ces mêmes classiques latins et italiens et toutes les grammaires qui pouvaient lui tomber sous la main (1).

(1) Il semble que sa mémoire ne se soit pas affaiblie avec l'âge. La dernière année de sa vie, après avoir donné audience plusieurs heures de suite, il avait l'habitude de passer un peu de récréation avec ses secrétaires en leur

(1) L'ignorance apprend à admirer.

A Chieri, les premières années de son séjour, il s'était lié d'amitié avec un élève de Pignerol nommé Annibal Strambio. Aux vacances de Pâques de 1835, il fut invité par les parents de cet ami à aller passer quelques jours chez eux; il accepta avec plaisir. Il nous a laissé lui-même la narration de ce voyage. C'est le seul écrit que nous ayons de cette époque, et nous en citons quelques passages.

Après avoir décrit son arrivée à Pignerol, l'accueil de Strambio et de sa famille, dont il est l'hôte, il continue: « Le lendemain j'ai voulu aller à Barge, qui est à huit milles de distance. J'assiste à la première Messe, je déjeune et me mets en route, chargé de mille compliments pour notre professeur Banaudi; c'était le Dimanche des Rameaux. Le long du chemin j'ai traversé de belles vallées et de charmants villages qui semblaient des petites villes; j'ai noté surtout Osasco, Bricherasio, S. Secondo, Bibiana, qui forme trois paroisses. Me voici enfin à Barge.

» Je demande aussitôt la maison du professeur Banaudi; on me l'indique. J'y vais, mais on me dit qu'il est à l'église. Là, je le trouve en train de chanter la *Passion*. Je l'écoute attentivement et avec un vrai plaisir. La Messe finie, je vais l'attendre sur la place.

» Dans l'intervalle j'observe cette population toute nouvelle pour moi: ce sont presque tous des pâtres, mais de bel aspect et de robuste constitution. Le professeur me voit pour le premier et me vient au devant, mais il ne peut pas parler tant est grande sa joie de me voir. Et moi aussi j'étais heureux de le rencontrer. Une fois calmée la première émotion, nous avons causé joyeusement de chose et autre, tout en allant chez lui. Il a eu pour moi toutes sortes d'égards et je suis resté deux jours auprès de lui. Je ne saurais dire comment je les ai passés, mais ça a été là deux jours de paradis. Partout où nous passions, en promenade ou pour affaires ou nous invitait à entrer dans les maisons; il n'y avait pas moyen de s'excuser: on nous prenait par la main et on nous recevait avec les plus grands grands témoignages d'ami-

recitant des strophes de Dante ou du Tasse: puis tout d'un coup il s'arrêtait, comme s'il ne se rappelait pas la suite, et invitait l'un d'eux à continuer. Mais ils ne le savaient pas toujours; alors il leur disait le premier vers, et s'ils ne se remettaient pas en chemin, il continuait lui-même le chant jusqu'au bout, comme s'il avait eu le poème devant les yeux. C'était là sa distraction préférée. Ses secrétaires, au courant de cette habitude se mettaient souvent eux mêmes à débiter quelque strophe du milieu ou de la fin d'un chant; mais Don Bosco n'était jamais embarrassé pour continuer. Deux mois à peine avant sa mort, comme il était en voiture avec Don Rua et son secrétaire, on vint à parler de certains passages de la Bible d'où Métastase a pris la matière de quelque drame. Et alors le vénéré Père se mit à déclamer avec âme et sans broncher des scènes entières. Et cependant il n'avait plus ouvert ces livres depuis l'époque de ses études.

tié. Nous avons été chez le Curé, chez le proviseur des études, chez le Maire, l'adjoint, chez l'hôtelier Balbiano, un parent de celui de Chieri. Nous avons été partout largement traités.

» Après ces deux jours, je me suis décidé à partir. Mon professeur voulait à tout prix que je reste encore, et il me cache mon parapluie; mais comme il voit que ma résolution est bien prise, il se résigne et m'accompagne cinq milles et demi. Une fois arrivés là nous nous asseyons sur le talus de la route et nous causons gaîment; mais quand je veux prendre congé, il se met à pleurer et ne peut plus parler: moi aussi je sens ma voix s'étouffer. Nous nous remettons pourtant un peu de cette émotion, et après avoir parlé de quelque chose de confidentiel qui devait rester entre nous deux, nous nous séparons sur une muette poignée de main. Je hâte le pas et j'arrive à Pignerol, où l'on m'accueille avec beaucoup de fête, tout en me faisant mille demandes sur le voyage et sur le professeur Banaudi.

» Cependant Annibal et moi nous avons voulu faire une promenade vers Fenestrel. Pour ce voyage nous avons demandé sa voiture au fameux Albert Nota, le plus célèbre comédien de notre temps. Il nous l'a prêtée volontiers, en veillant à ce que rien ne manque. Nous avons donc chargé la voiture de quelques provisions de bouche, et nous sommes partis.

» Le premier village que vous rencontrons s'appelle Porte: il est juché au milieu des rochers; puis vient Faetto, toujours sur la route royale qui longe le *Chisone*. Cette rivière est un affluent du Po, dont elle double le débit. Au dessus de l'autre berge s'élève une haute chaîne de montagnes. Enfin de loin nous avons aperçu une montagne très haute qui s'appelle Malanagi ou Malandaggio; elle nous semblait couverte de neige, mais nous nous trompions. Une fois plus près, nous avons vu que c'était une montagne de pierre blanche, au flanc de laquelle il y avait environ mille cinq cents ouvriers occupés à détacher les blocs.

» Du sommet on voit pendre des cordes très longues qui descendent jusque dans la vallée; car le rocher est tellement lisse et abrupt que les chats eux mêmes ne pourraient y grimper. Les ouvriers se cramponnent à ces câbles et montent jusqu'au point où on doit préparer une mine. Une fois là, ils font pénétrer dans la roche vive deux pointes de fer capables de soutenir une planche; ils s'y assoient; ils creusent le trou de la mine qu'ils remplissent de poudre et munissent d'une mèche qui descend jusqu'à terre. La mine ainsi préparée, la trompette avise tous les ouvriers de s'éloigner, et on donne le feu. On détache ainsi du roc des masses énormes. Les colonnes de la Madone du Pilon

à Turin qui sont si grosses et si hautes ont été prises dans ces carrières. Il y a dix ateliers de forge où l'on ne fait autre chose que fabriquer ou réparer des barres à mine, des marteaux, ciseaux et autres outils de mineurs. Nous sommes restés là quelque temps à admirer cette merveille; puis nous avons continué notre route...».

Le manuscrit ajoute qu'il finit par se lever « un vent si furieux qu'il repoussait le cheval, empêchait de le guider et nous ôtait même la parole. La poussière de la route se levait en tourbillons mêlée à du menu gravier qui nous cinglait le visage et nous faisait bien souffrir. Une obscurité effrayante s'étendait par toute la vallée. Le cheval heurtait ça et là, et essoufflé il refusait d'avancer. Et nous tout effrayés, nous l'avons arrêté nous avons voulu rebrousser chemin vers Pignerol. Mais comme nous nous trouvions à la descente, nous avons eu peur d'autre chose encore.

» Ce vent si violent pouvait bien nous précipiter avec le cheval et la voiture au milieu des rochers et nous faire mourir misérablement. Mais la Providence nous est venue en aide. En marge de la route nous avons remarqué une excavation qui nous offrait un abri. Avec mille précautions nous y avons conduit le cheval, pour laisser passer l'ouragan. Il a fallu attendre environ une heure et demie. Mais la nuit était venue; par bonheur il y avait la lune pour nous guider; enfin nous rentrions à Pignerol vers les onze heures du soir.

« Je suis resté à Pignerol encore deux jours, deux jours de fête, et c'est le 16 que je me suis décidé à retourner à Chieri. Chargé de diverses commissions et de salutations pour Monsieur Valimberti, j'ai pris la diligence pour Turin, et de là je me suis rendu à Chieri. Ce petit voyage m'a pris sept journées qui ont passé comme des heures, tellement on a eu d'égards pour moi à Barge comme à Pignerol, malgré mon peu de mérite (1) ».

Annibal Strambio est devenu plus tard consul d'Italie à Marseille, et a toujours eu une tendre affection pour Don Bosco; au début de l'œuvre Salésienne en France, il a eu l'occasion de rendre d'importants services.

A la fin de cette année de rhétorique, Jean éprouvait de nouvelles inquiétudes au sujet de sa vocation. Effrayé des dangers que présente le monde, il hésitait entre le séminaire, et le couvent; et après mûre réflexion, il se décidait pour l'Ordre franciscain, persuadé que cette démarche ne pouvait contrarier les desseins de

(1) Ce voyage n'est pas le seul qu'il ait fait à Pignerol, pendant ses études. Il y est encore allé en 1836, pour aider de ses conseils l'ami Strambio qui avait entrepris la carrière ecclésiastique, à laquelle il ne se sentait pas appelé; et de fait l'année suivante il quittait la soutane.

Dieu sur lui. Mais, ainsi qu'il le raconte dans ses Mémoires, il lui fallut changer d'avis. « Il se produisit alors un fait qui me mit dans l'impossibilité de mettre mon projet à exécution; et comme les obstacles étaient nombreux et ne devaient pas être levés de si tôt, je pensai exposer la chose à mon ami Comollo. Il me conseilla de faire une neuvaine à la Ste Vierge pour obtenir d'être éclairé sur une affaire aussi grave; il allait de son côté écrire à son oncle. Le dernier jour de la neuvaine, nous avons communiqué ensemble; puis j'ai entendu une Messe et en ai servi une autre dans la Cathédrale à l'autel de N. D. des Grâces. De retour à la maison, nous avons trouvé la réponse de l'oncle de Comollo. Tout bien considéré, disait-il, je conseillerais à ton ami de remettre à plus tard son entrée au couvent. Qu'il prenne la soutane, et pendant qu'il fera ses études, il pourra mieux connaître ce que Dieu attend de lui: Qu'il n'aie pas peur de perdre la vocation; la fuite du monde et la fidélité aux pratiques de piété l'aideront à surmonter tous les obstacles ».

Ce fut également le conseil que lui donnèrent Don Cafasso et le Curé de Châteauneuf, Don Cinzano; et le Serviteur de Dieu reconnut l'avantage qu'il y a de se conseiller dans l'affaire de la vocation auprès de ceux qui ont pour eux la science et la piété.

« J'ai suivi ce sage conseil, dit-il lui-même, et me suis appliqué de tout cœur à ce qui pouvait me servir de préparation à la prise de soutane. Après l'examen de rhétorique, j'ai passé celui de la prise de soutane à Chieri dans les appartements mêmes que Charles Bertinetti a laissés en héritage au Séminaire et qui alors étaient loués par le Chanoine Burzio, l'archiprêtre. Cette année-là l'examen n'eut pas lieu à Turin comme les autres années, à cause du choléra qui menaçait la région. Turin en fut toutefois exempt, et on en rendit de solennelles actions de grâces, par un triduum célébré dans l'église de S. Eusèbe en l'honneur de la Béatification récente de Sébastien Valfré, triduum auquel prirent part la famille royale et l'Université.

« Je veux ici faire remarquer une chose qui fait voir le soin que l'on mettait au collège de Chieri à cultiver l'esprit de piété. Pendant les quatre années que j'y ai passées, je ne me rappelle pas y avoir entendu une conversation ni même un seul mot contre la religion ou la morale. A la fin de la rhétorique, sur 25 que nous étions, 21 se déterminaient pour la carrière ecclésiastique, 3 pour la médecine, 1 pour le commerce ».

Ayant donc subi avec succès l'examen de cléricature, il prit congé des supérieurs du collège. Le Théologal Bosco et d'autres person-

nages de marque, nous ont dit l'admiration qu'on éprouvait à voir comment il s'était concilié l'affection non seulement de ses camarades, mais encore celle du préfet des études, du directeur spirituel et de tous les professeurs; ces derniers n'ont cessé de lui témoigner le plus vif attachement, et dans la suite l'ont toujours eu pour confident et pour ami.

« Arrivé chez moi pour les vacances, raconte-t-il avec une humilité édifiante, je cessai de faire le charlatan, pour m'appliquer à la lecture de bons livres, chose que j'avais jusqu'alors négligée, je l'avoue à ma honte. J'ai continué cependant à m'occuper des enfants, leur racontant des histoires, les faisant amuser, leur enseignant des cantiques; comme j'en ai vu plusieurs qui étaient déjà assez grands et pourtant ne savaient presque rien en fait de religion, j'ai pris à tâche de leur apprendre leurs prières, la manière de recevoir les Sacraments et les autres choses qui sont les plus nécessaires à leur âge.

« C'était une sorte de Patronage avec une cinquantaine d'enfants qui m'aimaient et m'obéissaient comme un père ».

Certes il devait lui être cher ce petit champ évangélique qu'il cultivait depuis plusieurs années pendant les vacances avec le zèle d'un apôtre!

Mais le moment de la prise de soutane approchait, et il était sans ressources: il se voyait donc dans un grand embarras pour entrer au Séminaire, il fallait pourtant qu'il y entre, s'il ne voulait pas être pris par la conscription, puisqu'il avait vingt ans révolus. Alors le Vén. Cafasso d'accord avec le Curé de Châteauneuf pensa recourir à la générosité de Don Guala, le fondateur et directeur de l'Institut S. François d'Assise à Turin, et qui en outre avait beaucoup d'influence auprès de l'Archevêque Mgr Franzoni. De fait un matin le Curé appelle Jean et sans lui en donner le motif, l'emmène à Rivalba, où Don Guala avait une propriété de cent hectares d'étendue. Don Guala était fort riche et en même temps très généreux pour venir en aide à quiconque avait besoin de lui. Don Cinzano le pria d'examiner Jean et fit si bien qu'il obtint son admission gratuite au Séminaire pour cette année-là. L'essentiel était donc fait.

Restait le costume ecclésiastique. La pauvre Marguerite n'aurait pu le payer. Le Curé intéressa quelques uns de ses paroissiens qui furent tout heureux de contribuer à la bonne œuvre. M. Sartoris procura la soutane, M. Pescarmona le chapeau; Don Cinzano donna son manteau, d'autres achetèrent la barrette et le reste. C'est de cette manière que la Divine Providence viendra encore par la suite au secours

de notre Jean; elle se servira des âmes généreuses pour son soutien et celui de ses œuvres. Nous mêmes nous avons souvent entendu le Vénérable nous dire:

— J'ai toujours eu besoin de tout le monde.

CHAPITRE XI.

Le Séminariste modèle.

La prise de soutane — Saintes résolutions — Entrée au Séminaire de Chieri — Vie du Séminaire — Les collègues — Assiduité aux sacrements — Bon emploi du temps — Zèle et mortification — Un autre songe — Récréations — Empressement à rendre service à ses collègues — Charme de sa compagnie — Visites de ses anciens camarades — Subvention qui lui est accordée chaque année — Une visite à ses anciens maîtres, les Moglia — Répétitions de grec aux élèves du Collège Royal de Turin en villégiature à Montaldo.

Avec la conviction que le salut ou la perte éternelle dépendent ordinairement du choix d'un état de vie, Jean Bosco se prépare à sa prise de soutane avec le plus grand recueillement; il se recommande aux prières de ses amis et fait dans ce même but une neuvaine pleine de ferveur. La cérémonie eut lieu le 25 Octobre 1835 dans l'église paroissiale de Châteauneuf avant la grand'messe; il y avait dans l'assistance beaucoup d'enfants soit du pays soit des hameaux et villages d'alentour: ce fut le Curé lui-même qui accomploit le pieux rite. Voici ce que le Vénérable a écrit à ce sujet:

« Quand M. le Curé m'ordonna de dépouiller les habits du siècle par ces paroles: *Exuat te Dominus veterem hominem cum actibus suis* (1) je me dis en moi-même: — C'est qu'il y en a des vieilles choses à enlever! Mon Dieu, détruisez toutes mes mauvaises habitudes!

« Quand il eut ajouté: *Induat te Dominus novum hominem qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis* (2), je me sentis tout ému et je continuai. Oui, mon Dieu, faites qu'en ce moment je revête un homme nouveau, que je commence une vie nouvelle, entièrement conforme à votre divine volonté; que la justice et la sainteté soient l'objet constant de mes pensées, de mes paroles et de mes actions. Ainsi soit-il. O Marie, soyez mon salut.

» Une fois terminée la cérémonie à l'église, le

(1) Que le Seigneur te dépouille du vieil homme et de tous ses actes.

(2) Que le Seigneur te revête de l'homme nouveau qui a été créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté de la vérité.

Curé voulut en faire une autre profane, je veux dire qu'il voulut me conduire à la fête votive de S. Raphaël qui se célébrait à Bardella, un hameau de Châteauneuf. Il voulait avec ce festin me marquer son amitié; mais ce n'était pas fait pour moi. Quelle figure allais-je faire à cette fête? Celle d'une marionnette habillée de neuf, qui veut se montrer au public. Du reste, après une préparation de plusieurs semaines à ce jour béni, pourquoi aller me mettre à banqueter avec des personnes de toute condition, de tout sexe, qui ne songent qu'à rire, à bavarder, à manger, à boire, à s'amuser, à passer du bon temps? cela me paraissait un contre-sens, et j'allais me trouver tout dépaysé. Quelle communion d'idées pouvait-il exister entre ces personnes-là et un jeune homme qui au matin du même jour avait revêtu le saint habit pour n'appartenir qu'à Dieu. Aussi ai-je répondu respectueusement:

« Mais à Bardella, c'est la fête du pays!

« — C'est justement pour cela que je suis invité; il faut y venir toi aussi.

« — Oh! non; je ne sais quelle posture tenir dans ces fêtes; si vous le permettez je dînerai ici à la cure.

« — Mais ici on ne fera pas même de feu, nous sommes tous invités là bas.

« — Eh bien j'irai dîner chez moi avec mes parents.

« — C'est trop loin chez toi; et puis tes parents ne t'attendent pas. Viens donc sans faire de façons; je t'emmène aussi parce qu'il y a la bénédiction à servir, et il y a toujours quelque chose à faire à la sacristie ou à l'église.

« J'y allai donc pour ne pas faire de la peine au Curé qui m'aimait bien; mais c'était à contre-cœur, parce que je savais que dans ces réunions bruyantes, dans ces grands repas il y a toujours à craindre l'offense de Dieu. J'assiste à la fête à la chapelle; ensuite, au banquet, je suis témoin de tout ce qui se passe d'habitude dans ces occasions; mais ce fut pour moi une journée bien triste.

« Mon curé s'en aperçut, et au retour il me demanda pourquoi au milieu de la joie commune, je m'étais montré si réservé, si pensif. Je lui répondis en toute franchise que la cérémonie du matin à l'église ne s'accordait en aucune manière avec celle du soir.

« Mais c'est ainsi que va le monde, répondit le Curé; il faut le prendre tel qu'il est. Il faut avoir vu le mal pour pouvoir le connaître et l'éviter. On ne devient un bon soldat, qu'après avoir appris le maniement des armes. C'est la même chose pour nous qui avons à lutter sans relâche contre l'ennemi des âmes!

« Je n'ai rien répliqué, mais dès ce moment là je me suis bien promis de ne plus aller à ces

banquets à moins d'y être obligé par quelque cérémonie religieuse.

« Après cette journée je devais songer à moi-même. Ma teneur de vie devait subir une réforme radicale. Jusque-là je n'avais certainement pas vécu comme un scélérat, mais il y avait eu beaucoup de dissipation et de vaine gloire, beaucoup de temps employé aux jeux, aux récréations, à des choses qui procuraient une satisfaction passagère, sans contenter le cœur. Pour me faire une règle de vie qui ne me passe pas de mémoire j'ai écrit les résolutions que voici:

« 1. *Désormais, je ne me mêlerai plus aux spectacles publics des foires, des marchés; je n'irai pas aux bals ni aux théâtres, et autant que possible, je n'assisterai pas aux banquets qui d'habitude se tiennent en ces occasions.*

« 2. *Je ne ferai plus de tours d'escamotage, de prestidigitation, de tours d'adresse et autres jeux; je n'irai plus à la chasse. Tout cela me semble incompatible avec la dignité et l'esprit ecclésiastique.*

« 3. *J'aimerai et je pratiquerai la vie retirée, la tempérance dans le boire et le manger; je n'accorderai au repos que le temps strictement requis par la santé.*

« 4. *Par le passé, j'ai servi le monde avec mes lectures profanes; à l'avenir, je veux servir Dieu, en m'adonnant à des lectures religieuses.*

« 5. *Je rejeterai de toutes mes forces toute lecture, pensée, parole ou acte qui soit contraire à la vertu de chasteté; j'adopterai toute pratique, même de peu d'importance, qui peut contribuer à conserver cette vertu.*

« 6. *Outre les pratiques ordinaires de piété, je ne manquerai jamais de faire chaque jour un peu de lecture spirituelle.*

« 7. *Chaque jour je raconterai un exemple ou une maxime qui puisse faire du bien à mon prochain. Je le ferai avec mes collègues, avec les amis, la parenté, et à défaut d'autres avec ma mère.*

« Ce sont là les résolutions que j'ai écrites le jour de ma prise de sottane; et pour qu'elles me restent bien imprimées dans la mémoire, je suis allé m'agenouiller devant une image de la Ste Vierge; je les ai lues et après avoir prié, j'ai promis formellement à ma céleste Bienfaitrice d'y être fidèle au prix de n'importe quel sacrifice.

« Mon entrée au Séminaire était fixée au 30 Octobre 1835. Toute la parenté était dans la joie et moi bien plus encore. Ma mère cependant demeurait pensive et ne détachait pas de moi son regard; elle semblait avoir une communication à me faire. La veille du départ elle me prend en particulier et me dit:

« Mon enfant, tu as revêtu le costume de prêtre. J'éprouve la consolation qu'une mère peut ressentir du bonheur de son fils; mais

souviens-toi que ce n'est pas l'habit qui fait le prêtre, c'est la vertu. Si tu venais à douter de ta vocation, ne déshonore pas cet habit; de grâce, quitte-le. Mieux vaut cent fois un pauvre paysan qu'un prêtre oublieux de ses devoirs. Quand tu es venu au monde, je t'ai consacré à la Ste Vierge. Quand tu as commencé tes études je t'ai recommandé la dévotion envers cette tendre Mère, maintenant je te demande de lui appartenir entièrement; aime ceux de tes collègues qui lui seront dévots; et si tu deviens prêtre recommande et propage toujours la dévotion envers Marie ».

» En achevant ces mots ma mère était toute émue, et moi je pleurais. — Maman, lui ai-je répondu, je vous remercie de tout ce que vous avez dit et fait pour moi; ce que vous me dites maintenant je ne l'oublierai jamais, ce sera le trésor de ma vie.

» Le lendemain de bonne heure, je partais pour Chieri, et le soir même j'entrais au séminaire: c'était l'ancien couvent des Oratoriens, supprimé à l'époque de la Révolution. Mgr Chiaveroti l'avait acquis en 1828 pour en faire son Grand-Séminaire. Le Supérieur était alors Don Sébastien Mottura qui fut ensuite archiprêtre de Chieri; le directeur spirituel, Don Joseph Mottura qui fut ensuite chanoine de la Collégiale de Giaveno.

» Après avoir présenté mes devoirs à mes Supérieurs et préparé mon lit, j'ai voulu, avec l'ami Garigliano qui avait aussi pris la soutane, faire ma tournée par les dortoirs, les corridors et enfin la cour. Sur le cadran solaire, j'ai lu ce vers: *Affliclis lentae, celeres gaudentibus horae* (1). Voilà notre programme tout tracé, dis-je à mon ami; soyons toujours gais et le temps ne nous durera pas.

» Le lendemain a commencé le triduum d'ouverture: je me suis appliqué à le faire de mon mieux. Vers la clôture je suis allé trouver mon professeur de philosophie — c'était Don Ternaasio, de Bra — et je lui ai demandé ce que je devais faire pour devenir un bon abbé et me mériter la bienveillance de mes supérieurs.

» — Une seule chose suffit; c'est d'être exact dans l'accomplissement de vos devoirs.

» J'ai pris ce conseil pour mot d'ordre et me suis mis de tout cœur à l'observation des

règles du Séminaire. Je ne faisais pas de différence entre le signal de l'étude, de la chapelle, du réfectoire, de la récréation ou du dortoir. Cette exactitude me fit considérer de mes collègues et apprécier de mes supérieurs; aussi mon séjour de six années dans cette maison a été des plus agréables, d'autant plus que les études y étaient faites sérieusement.

» Un autre motif pour moi d'aimer le Séminaire, c'était le souvenir de Don Cafasso. Le parfum de ses vertus persistait encore dans cette enceinte sacrée. Sa charité pour ses collègues, sa soumission envers ses supérieurs, sa patience



Cour intérieure du Séminaire de Chieri.

à supporter les défauts du prochain, son attention à ne blesser personne, son aimable condescendance, son empressement à conseiller, à aider ses collègues, son indifférence à l'égard de la nourriture, sa résignation à supporter les désagréments des diverses saisons, son zèle à faire le catéchisme aux enfants, sa diligence à l'étude et aux choses de la piété; toutes ces qualités, il les avait manifestées à un degré héroïque, au point de faire dire à ses collègues et amis qu'il devait être exempt du péché originel ».

Le Séminaire est le temple de Dieu, où le jeune Lévite entend plus distinctement la voix d'En-Haut qui l'appelle au service des autels; c'est le vestibule sacré où il s'embrace de la piété dont il aura besoin et du zèle pour le salut des âmes; c'est là que se créent ces liens de charité et de solidarité qui doivent unir tous les membres de l'Église; c'est l'arène où la science et la vertu concourent à fortifier l'esprit et le cœur pour vaincre les combats du Seigneur; c'est le jardin céleste où sont réunies les plus belles fleurs d'un diocèse qui en seront trans-

(1) Lentes pour les affligés, les heures s'écoulaient rapides pour les gens heureux.

plantées pour répandre le parfum de la sainteté au sein des populations.

Le jeune abbé Jean Bosco entra donc dans cette enceinte sacrée avec la volonté arrêtée de profiter de toutes les grâces que Dieu y avait préparées pour lui.

Il se fit une loi de ne pas perdre une minute. « Les récréations, écrit-il, étaient très courtes, les jours de classe; ainsi pour le petit déjeuner du matin on n'avait en tout qu'une demi-heure. Le dîner était à midi; et à une heure et demie on se remettait à l'étude. Il y avait une autre demi heure de récréation après la classe du soir. Quand la récréation était plus longue, c'était pour une promenade dans les environs de Chieri qui sont fort agréables. Ces promenades étaient aussi très utiles à nos études, parce que chacun tâchait de s'exercer sur les matières d'enseignement, et se faisait expliquer par ses collègues ce qu'il n'avait pas compris. En dehors de ces promenades, on avait aussi le droit de circuler par le Séminaire pour causer de piété, d'études ou de choses indifférentes. Pendant les récréations plus longues, on se réunissait souvent au réfectoire pour ce qu'on appelait les *cercles d'études*. Chacun pouvait y exposer ses difficultés sur ce qu'il n'avait pas suffisamment compris dans ses lectures ou en classe. J'y trouvais beaucoup de plaisir et j'y ai gagné pour mon instruction, pour la piété et pour la santé. Mon âge et surtout la bienveillance de mes collègues m'avaient fait élire président de ce cercle et juge en dernier ressort. Il arrivait parfois que la difficulté proposée était de telle nature qu'aucun de nous ne pouvait la résoudre exactement; alors on se divisait le travail. Chacun devait dans un temps déterminé préparer la solution de la partie qui lui était échue ».

Mais ce n'était pas assez pour son ardent désir de s'instruire. Le matin, il était toujours le premier à sauter du lit; il faisait promptement sa toilette, arrangeait son lit et se mettait à l'embrasure d'une fenêtre pour lire jusqu'au moment où la cloche donnait le signal d'aller à la chapelle.

Tous les moments perdus, il les employait à la lecture; il en vint ainsi à posséder un grand nombre d'auteurs, et accumula insensiblement dans sa mémoire de vrais trésors intellectuels.

Sa tempérance dans le boire et le manger était extrême: elle était due à deux grandes vertus: l'amour de la mortification et l'amour de l'étude qui le rendrait plus capable de coopérer au salut des âmes. Il voulait être à même de se mettre au travail vingt minutes après le repas, sans en être empêché par la digestion. Aussi ne le vit-on jamais se plaindre de la nourriture; il se montrait peiné s'il entendait des murmures à ce sujet ou s'il apprenait que quelqu'un s'arrange avec le cuisinier ou le dépensier pour

se procurer autre chose à l'insu des supérieurs. Avec ses amis il luttait par l'exemple et la parole contre ces infractions au règlement et s'il recevait des provisions de sa mère ou de quelqu'un autre il aurait cru manquer en les consommant à part; mais il se faisait donner la permission de les partager avec les autres élèves.

D'autre part sa constante bonne humeur et sa condescendance à rendre service, eurent bientôt fait de lui concilier l'affection de tous les séminaristes. Il était toujours prêt à toute réquisition; fallait-il balayer, réparer une malle, confectionner une barrette, faire la barbe ou couper les cheveux, raccommoder les habits ou même les souliers, il semblait devenu le serviteur de tous, et chacun avait à cœur de lui montrer sa reconnaissance. Parmi ses nombreuses capacités, il avait celle de soigner les malades avec une habileté peu ordinaire. Bientôt il devint aussi le conseiller et le confident de ceux qui étaient accablés par le doute ou la tristesse, l'ami, le répétiteur pour les leçons mal comprises. Sa charité envers ceux qui étaient d'une intelligence bornée le porta à leur faire des résumés des textes, lorsqu'à l'approche des examens ils se voyaient dans l'embarras. Volontiers aussi prêtait-il à qui les lui demandait les livres qu'il avait acquis au prix de tant de privations; souvent encore composait-il des sermons pour ceux qui invités par leurs curés à prêcher pendant les vacances ne savaient comment se tirer d'affaire.

L'aménité de son entretien était l'indice de la paix de son âme. Pendant les récréations, il aimait à plaisanter avec ses collègues pour les distraire. Parfois il leur proposait l'interprétation de quelque dicton latin qui renfermait une pensée morale; d'autres fois il faisait le jeu de la baguette qu'il mettait droite sur le pouce et faisait ensuite sauter et tourner rapidement pour la ramener enfin debout sur le pouce; de temps à autre sur les instances de ses collègues, il faisait des tours de prestidigitation, car Don Cafasso n'avait pas approuvé la résolution du jour de la prise de soutane d'y renoncer absolument. Quant au jeu de cartes, il l'avait mis de côté pour tout de bon et jamais il ne l'a repris.

Tout en s'adonnant à la pratique des plus solides vertus et aux études philosophiques, Jean sentait de plus en plus croître en lui un ardent désir de faire du bien aux enfants.

Il continuait à les réunir pour le catéchisme et les prières quand les supérieurs l'envoyaient dans ce but à la cathédrale.

La divine Bonté qui tenait son regard d'amour fixé sur lui, voulut lui faire connaître d'une manière plus particulière à quel genre de mission il le destinait au milieu de la jeunesse. Voici ce qu'il disait en confidence à quelques uns d'entre nous:

— Vous ne sauriez imaginer en quelle posture je me suis vu une fois pendant ma première année de philosophie.

On lui demande :

— Où cela ? Était-ce en songe ou autrement ?

— Cela n'est qu'un détail. Je me vis déjà prêtre, revêtu du surplis et de l'étole, en train de travailler dans un atelier de tailleurs ; mais je ne faisais pas du neuf, loin de là : je raccommodais des habits déchirés et j'ajustais ensemble beaucoup de morceaux de drap. De prime abord, je n'ai pas compris ce que cela signifiait. J'en ai dit alors un mot à un confident ; mais ce n'est qu'une fois prêtre que je l'ai exposé clairement à mon conseiller Don Cafasso.

Ce songe ne sortit plus de son souvenir : il lui indiquait qu'il n'était pas appelé seulement à accueillir des enfants vertueux pour les aider à persévérer et à avancer dans le bien, mais qu'il devrait en prendre d'autres sortis de la bonne voie, pour les faire redevenir bons chrétiens et les employer à la réforme de la société.

Quant aux amis de Chieri, ils se gardaient bien de l'oublier. Les jeudis, le parloir du séminaire voyait affluer les jeunes collégiens qui lui portaient leurs cahiers à réviser, et il se faisait un plaisir de leur signaler les fautes, de leur expliquer les passages obscurs des leçons ou des devoirs, et il ne les renvoyait jamais sans quelque bonne pensée.

Mais celui qui était le plus vivement attendu, c'était Louis Comollo, qui faisait alors sa rhétorique : il méritait bien l'affection de toute âme chrétienne. Sa belle intelligence, sa douceur incomparable, son exactitude scrupuleuse à accomplir tous ses devoirs, sa sainteté de vie, son amour pour la prière et les Sacrements, tout cet ensemble de qualités charmantes en faisaient un modèle qu'on cherchait à imiter. C'était un bonheur pour lui que de venir au Séminaire rendre visite à Jean ; les moments qu'ils demeuraient ensemble leur paraissaient bien rapides à parler de Dieu et de projets d'avenir pour travailler au salut des âmes.

Les anciens condisciples qui étaient allés continuer leurs études dans des collèges éloignés, ou qui étaient rentrés dans leurs familles, continuaient à lui écrire. Tant il est vrai que l'éloignement ne détruit pas une amitié qui est fondée sur la charité.

« Au Séminaire — déclare Jean — j'ai été fort heureux : j'ai toujours joui de l'affection de mes collègues et de mes supérieurs. A l'examen semestriel, l'usage veut qu'on accorde une subvention de 60 fr. à celui qui a eu les meilleures notes de conduite et de travail. Le bon Dieu m'a bien aidé ; pendant mes six années de Séminaire j'ai toujours eu cette prime ».

A la fin de cette première année de philoso-

phie, il voulut passer chez les Moglia et procurer la surprise de sa visite à cette chère famille, auprès de laquelle il avait vécu pendant deux ans. Ces braves gens étaient sur l'aire à battre leur blé, et ils voient venir à travers champs un ecclésiastique qui s'arrête au fond de l'aire, comme pour reprendre haleine ; leurs fléaux cessent de battre, et on se demande quel est ce prêtre et pourquoi il vient. Jean s'approche alors et on peut imaginer leur étonnement et leur joie, quand ils le reconnaissent. Après les premières effusions, il dit à ses anciens maîtres qui pleuraient de bonheur :

— Maintenant, vous le voyez, je vais me faire prêtre !

Ces braves campagnards voulurent le garder quelques jours chez eux et lui firent mille amitiés. Le petit Georges, qui avait alors dix ans, observait curieusement toutes les allées et venues de l'abbé qui l'avait tant aimé, et il a assuré qu'il le voyait toujours occupé à prier ou à étudier, et fort exact à se rendre à l'église.

Ces vacances-là, Jean demeura peu de temps auprès de sa mère. « Une étude que j'avais fort à cœur, écrit-il, était celle du grec ; j'en avais appris les premiers éléments au cours de mes classes ; je savais déjà la grammaire et je pouvais traduire un peu à l'aide d'un lexique. Mais une bonne occasion de me perfectionner me fut offerte et j'y ai bien profité. En 1836, devant la menace du choléra qui fit jusqu'à 5000 victimes à Naples seulement, et se montrait çà et là en Ligurie, les Jésuites de Turin anticipèrent le départ de leurs pensionnaires de Turin pour leur belle villégiature de Montaldo. Mais cette mesure les obligeait à doubler le personnel enseignant, puisqu'il fallait continuer les cours des externes. Don Cafasso me proposa pour une classe de grec. Me voilà donc obligé de m'appliquer sérieusement à cette langue pour être à même de l'enseigner. De plus, je rencontrai à Montaldo un prêtre nommé Bini qui connaissait fort bien le grec : il m'aida beaucoup. En l'espace de quatre mois seulement, il me fit traduire presque tout le Nouveau Testament, les deux premiers livres d'Homère, plusieurs odes de Pindare et d'Anacréon. Ce digne prêtre touché de ma bonne volonté continua de m'aider dans la suite et pendant les quatre années suivantes, il voulut bien chaque semaine me corriger et annoter quelque devoir grec que je lui envoyais par la poste. De cette manière j'ai pu arriver à traduire le grec, presque aussi facilement que le latin (1) ».

A Montaldo, Jean fit la classe pendant trois

(1) De fait en 1886, le 10 Février, nous l'avons entendu réciter du chapitres entiers des épîtres de S. Paul en grec et en latin ; il savait par cœur dans les deux langues tout le Nouveau Testament.

mois environ; il eut également la surveillance du dortoir. Il eut ainsi l'occasion de faire connaissance avec beaucoup de jeunes gens de la haute société qui gardèrent de lui le meilleur souvenir et à la coopération desquels il sut recourir en temps opportun. Sa piété et son zèle ardent pour le salut des âmes lui découvrirent les défauts et les périls de cette classe de jeunes gens au milieu desquels il se trouvait pour la première fois; il reconnut aussi qu'il était difficile d'acquiescer sur eux le plein ascendant qui serait nécessaire pour leur faire du bien; ce qui le persuada de plus en plus qu'il n'était pas appelé à s'occuper des enfants des familles riches (1).

Cette occupation l'avait absorbé entièrement et sa santé était quelque peu ébranlée, aussi lui fut-il impossible de préparer la matière de l'examen de rentrée; cependant une fois au séminaire, il profita des quelques jours qui précédaient l'examen pour étudier tout seul le traité de métaphysique sur lequel il allait être interrogé; il réussit son examen. Ayant ainsi obtenu remise de la moitié de la pension comme cela se faisait pour les élèves studieux qui étaient pauvres, il aborda avec une nouvelle ardeur sa seconde année de philosophie.

CHAPITRE XII.

La seconde année de Séminaire.

Louis Comollo entre au Séminaire — Avantages d'une sainte amitié — Bonté, humilité et patience de Jean; précieux témoignages — Il l'emporte sur un compétiteur — Quelques chapitres de « l'Imitation » devant le S. Sacrement — Amour pour les SS. Pères — Les vacances — Au son de violon — La chasse — L'abbé exemplaire — Etude de l'histoire sainte, de la géographie, de l'hébreu et du français — Nouvelle représentation du songe de Murialdo — Il prêche à Alfiano pour le première fois.

Pendant les grandes vacances de l'année 1836, l'angélique Louis Comollo avait à son tour revêtu la soutane, et à la rentrée des classes, il venait au Séminaire de Chieri; les liens d'amitié des deux anciens camarades se resserrèrent.

(1) Plus tard, le 3 avril 1864, comme Don Rufino lui faisait part de plusieurs projets, et entr'autres de l'ouverture d'un collège pour les enfants de la classe riche, il répondait: Pour cela, non; cela ne sera jamais: tant que je vivrai on ne le fera pas. Ce serait notre ruine, comme il est arrivé à plusieurs Ordres religieux fondés pour l'éducation des enfants pauvres, qu'ils ont ensuite abandonnés pour les riches — Il est vrai qu'en 1871 il accepta la direction du Collège de Valsalice, mais pour un temps seulement et sur les vives instances de la Commission directive; Mgr Gastaldi le lui imposait et il s'agissait de relever l'honneur du clergé de Turin: il fit alors des sacrifices douloureux dont Dieu seul peut connaître le prix.

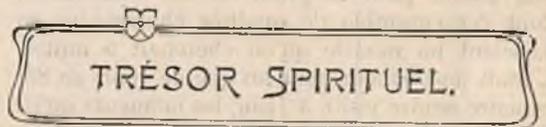
rent alors tellement qu'il est désormais impossible de les nommer l'un sans l'autre, et que pour parler de Jean, nous devons forcément nous servir de la biographie qu'il a écrite de Comollo, dans laquelle, pour éviter de se nommer, il parle d'un ami intime.

Comollo, dès le début de l'année, avait écrit sur un billet qu'il avait toujours devant les yeux ces mots qui formaient comme le programme de sa conduite. :

On fait beaucoup si tout en faisant peu, on fait ce qu'on doit; mais on ne fait rien si on fait beaucoup, et qu'on omette ce qu'on doit faire. Obéissant en tout et partout, il se hâtait, au signal de la cloche, à laisser quoi que ce soit pour répondre à la voix de Dieu que lui représentait cet appel. Il avait en horreur l'esprit de critique et de censure, et jamais on ne l'entendit tenir des propos en contradiction avec cette maxime qu'il tenait gravée dans son esprit: *Il faut parler du prochain pour en dire du bien; sinon, il vaut mieux se taire.* En récréation, dans les cercles, à la promenade, il aimait toujours à causer des matières d'études; il avait même pris l'habitude de noter pendant les heures de travail les choses qu'il n'entendait pas bien, pour les signaler à Jean aux moments libres et en avoir l'explication.

Les jours où il y avait eu office solennel à la cathédrale, on n'y retournait plus pour réciter ensemble le chapelet, mais Comollo ne voulait pas laisser cette pratique; une fois les cérémonies terminées, il profitait du temps de la récréation pour aller à la chapelle avec Jean, et selon son expression il payait ses dettes à sa Bonne Mère en récitant son chapelet.

(à suivre).



Les Coopérateurs Salésiens qui, après s'être confessés et avoir dévotement communiqué, visiteront quelque église ou chapelle publique, de même que ceux qui, vivant en communauté, visiteront leur Oratoire, et y prieront aux intentions du Souverain Pontife, peuvent gagner l'INDULGENCE PLÉNIÈRE:

chaque mois:

- 1) un jour dans le mois, à leur choix;
- 2) le jour où ils feront l'exercice de la Bonne Mort;
- 3) le jour où ils assisteront à la conférence mensuelle.

En Août:

- le 15, l'Assomption;
- le 16, S. Roch.

En Septembre:

- le 8, la Nativité de la Ste Vierge;
- le 14, l'Exaltation de la Ste Croix;
- le 15, N. D. des Sept Douleurs;
- le 29, S. Michel Archange.



NOUVELLES DES MISSIONS DE DOM BOSCO

CHINE

Macao, 20 Juin 1915.

Très Révérend Père,

Il y avait plusieurs mois déjà que nous attendions une occasion favorable pour réunir nos coopérateurs et avoir avec eux quelque entretien. Mais pendant longtemps notre désir n'a pu se réaliser; et par suite la dévotion à N. D. Auxiliatrice a dû demeurer en quelque sorte cachée, puisque notre chapelle avait servi presque exclusivement à nos élèves.

Mais le moment est enfin arrivé de répandre ici la dévotion à la Vierge Auxiliatrice. Une idée nous vient au début du mois des fleurs: ne pourrait-on pas prêcher ce mois aux élèves, et à une heure qui permette à nos Coopérateurs d'y assister également? Ce fut une véritable inspiration!...

Le premier jour il n'y avait que deux ou trois personnes; mais ensuite le nombre augmentait si bien qu'au bout d'une semaine, toutes les places libres étaient occupées, et en outre plus de la moitié des élèves avaient dû se retirer dans les corridors et dans la sacristie pour faire place aux personnes du dehors.

Le mois tirait sur sa fin et l'affluence augmentait toujours: il convenait de clôturer dignement. Nombre de ceux qui au courant du mois avaient entendu parler de l'Association des dévots de Marie Auxiliatrice et de la Pieuse Union des Coopérateurs, demandaient d'eux mêmes qu'elles soient établies et que l'on commence les conférences.

Leur désir a pu, Dieu merci, se changer enfin en réalité le jour même de Marie Auxiliatrice. Ce jour là, outre les cérémonies usuelles: messe de communion, grand'messe, etc. Mgr de Costa Nunes, Vicaire général du Diocèse, a tenu la première Conférence Salésienne en Chine, avec une affection égale à la profonde connaissance qu'il a de l'œuvre de Don Bosco. Après l'avoir entendu, on se disait l'un à l'autre:

— Réellement, nous n'avions pas la moindre idée de ce qu'est l'œuvre Don Bosco; nous étions loin de la supposer si belle et si impor-

tante; aussi sommes-nous décidés à nous associer de tout cœur à une œuvre si visiblement protégée de la Ste Vierge et qui nous procure tant d'avantages pour nous et pour notre prochain.

— Vous pouvez y compter, nous disaient un grand nombre; nous ne manquerons pas d'aider l'œuvre Don Bosco selon nos moyens.

Et ils ont voulu sans tarder être inscrits comme membres de la Pieuse Union.

L'enthousiasme n'a pas pris fin avec cette journée; les demandes d'inscription ont continué à nous venir de la part de bons chrétiens qui une fois instruits de la fin élevée et des avantages de l'Union des Coopérateurs, ont voulu unir leurs noms et leur action pour en étendre toujours plus la bienfaisante influence.

Ainsi en cette année du Centenaire, la fête de Marie Auxiliatrice a revêtu une importance particulière pour notre œuvre en Chine.

Le baptême de six élèves — L'histoire de quelques uns d'entre eux — Acquisition d'un orphelin et baptême d'un moribond.

Une circonstance qui a donné un certain relief à notre fête, c'est le baptême de six de nos élèves. Après avoir été préparés à ce sacrement, ils l'ont reçu la veille de la fête; de sorte qu'ils ont pu le lendemain faire leur première communion avec six autres de nos élèves.

Il y en a parmi eux qui ont une histoire assez intéressante.

Ainsi le petit *J. B. Lei Hon* est un garçon éveillé et intelligent que son père nous a légué à son lit de mort.

L'année dernière je me trouvais dans une de nos résidences de mission, quand je vois arriver une jeune fille toute éplorée.

— Père, me dit-elle, voilà longtemps que je te cherche, j'ai couru de divers côtés; j'ai à te demander un service.

— De quoi s'agit-il?

— Viens chez moi; mon père va mourir, mais il est païen et ne veut pas entendre parler de conversion.

En achevant ces mots la pauvre enfant éclate

en sanglots. Je lui dis de ne pas se décourager ainsi.

— Viens, Père, me répond-elle, ta parole pourra aller à son cœur.

— Et toi, depuis quand es-tu chrétienne?

— J'ai été remise toute petite aux religieuses de Macao, qui m'ont baptisée et élevée dans la religion chrétienne; je suis encore dans leur couvent; mais la supérieure à la nouvelle que mon père était mortellement atteint m'a envoyée auprès de lui pour l'assister. Ah! mon Père! pendant tout le mois de Mai, je n'ai cessé de prier la Ste Vierge pour sa conversion: il est de plus en plus obstiné, mais de mon côté je sens augmenter mon espoir que le bon Dieu m'accordera cette grâce à l'intercession de la Ste Vierge.

Tout en me parlant ainsi, les larmes perlèrent dans ses grands yeux.

Je l'ai suivie et après trois heures de marche j'arrive à son village; nous entrons dans la pauvre demeure et la chère enfant va tout de suite auprès de son père.

Celui-ci quand il sait qu'un prêtre catholique est là se met en colère et vomit des invectives contre notre religion, contre moi et contre sa fille qui m'a appelé. Une simple cloison en planches nous séparait et j'entendais tout.

La pauvre petite vient enfin et me dit:

— Ne te fâche pas, bon Père, pardonne-moi si je t'ai fait venir inutilement de si loin. Il ne veut pas te recevoir...

— Mais j'entrerai quand même.

Une voix intérieure me disait de ne pas abandonner ce malheureux. La petite ajouta:

— Il va t'insulter.....

— Et après?...

Ce disant, j'entrais. Le malade qui me voyait ainsi déterminé s'enveloppe de ses couvertures et se cache le visage par manière de protestation. Je le salue poliment. Il ne me répond pas. Je cherche doucement à ôter la couverture qu'il s'est mise sur la tête et je lui demande:

— Mon ami, comment vas-tu?

— Cela ne te regarde pas.

— Pardon, cela me regarde beaucoup; je suis venu exprès pour te faire un peu de bien.

— Du bien à moi? Tu ne vois donc pas que c'est fini pour moi et que je vais mourir.

— Raison de plus! Je suis venu t'offrir le moyen de gagner une vie d'un bonheur sans fin.

Et je me mets à lui parler de la vie éternelle.

— Père, me dit-il au bout d'un moment, ce n'est pas la peine de te fatiguer tant: je suis sourd.

— Eh bien, lui ai-je répondu en me tournant à demi, je vais parler à ce mur: et comme

parlant réellement au mur, je continuai à discuter des jugements de Dieu après la mort, et des peines qui menacent ceux qui ne veulent pas embrasser la véritable doctrine.

Au bout d'un moment le pauvre homme m'interrompt encore une fois, mais non plus avec rudesse.

— Vois-tu, Père, il est inutile de te fatiguer pour moi; je suis pauvre et je n'ai rien à te donner. J'avais cette fille, et ne pouvant l'élever, j'ai dû la confier aux religieuses de Macao qui malgré moi en ont fait une chrétienne. J'ai encore un petit garçon de dix ans qui est obligé pour vivre de garder les vaches dans les environs; si tu veux faire quelque chose pour moi, charge-toi de cet enfant. Quant à moi, je te le repète il n'y a plus rien à faire.

— J'accepte bien volontiers de me charger du petit garçon: je lui ferai apprendre un métier chez nous; cela te va-t-il?

— Oui, tout à fait.....

— Et maintenant il faut penser un peu à toi.

— Pour moi tout est fini et bien fini.

— Non, pas encore: et d'abord je vois que tu as soif (sa main allait machinalement de ci de là sur son mauvais grabat, à la recherche de la tasse de thé); et moi je vais te préparer une boisson fortifiante.

Je me fais apporter un bol d'eau bien chaude — il y en a toujours dans les maisons chinoises — j'y délaie un dé de bouillon, comme j'ai l'habitude d'en offrir aux malades; je verse le tout par parties égales en deux petites tasses; j'en absorbe une pour écarter toute suspicion et je donne l'autre au malade qui la trouve à son goût.

Alors je le prie d'accepter une demi douzaine de ces dés pour avoir de ce même bouillon toutes les fois qu'il voudrait; et il me remercia avec effusion me laissant bien voir qu'il n'était plus réfractaire à mes exhortations. Alors je repris:

— Maintenant que tu as un peu étanché ta soif, il y a une autre chose à laquelle nous devons songer, c'est ton âme; car vois-tu, toi tu mourras, mais l'âme ne meurt pas; et moi je veux t'apprendre la manière de la sauver pour toujours.

Il m'écoute alors tout étonné; et je lui fais encore un peu de catéchisme qu'il écoute volontiers. Mais au bout d'un moment il m'interrompt:

— Père, je comprends bien que celui qui vient de loin et ne prétend rien de moi, mais est tout disposé à me venir en aide n'a réellement aucun intérêt à me tromper: aussi je crois ce que tu me dis; mais en ce moment, je suis trop fatigué; laisse-moi reposer, tu reviendras et je t'écouterai plus volontiers.

Je remercie alors notre chère Madone et j'ac-

cède à son désir après lui avoir recommandé de réfléchir sur ce que je lui avais dit.

En sortant, je vois que sa fille maintenant toute confiante remercie également le bon Dieu; je lui donne une médaille de Marie Auxiliatrice, qu'elle passera au cou à son père: je lui recommande de continuer mon petit catéchisme; je lui montre la manière de donner le baptême et lui dis que dans le cas d'un danger imminent, elle tâche d'obtenir de son père l'assentiment aux vérités principales de notre sainte Religion, qu'elle lui fasse faire un acte de repentir et puis lui donne le baptême. Je la laisse en lui promettant de revenir le lendemain.

Fidèle à ma parole, je reprenais cette route le lendemain; mais arrivé à un certain point je rencontre la petite fille; son sourire mêlé de larmes m'apprend déjà la nouvelle que son père est mort mais en bon chrétien.

Peu après que je l'avais quitté, il avait lui-même demandé à être instruit; il avait fait beaucoup de questions pour bien connaître nos saintes vérités et enfin avait demandé le baptême. La petite aurait préféré attendre mon retour; mais voyant le mal s'aggraver, elle lui avait demandé un acte de foi touchant les principaux mystères, lui avait suggéré l'acte de contrition, puis l'avait baptisé. Sa piété et sa ferveur lui avaient ainsi valu de procurer la vie de la grâce et le bonheur du ciel à l'auteur même de ses jours.

Après le baptême, le malade avait vécu encore plusieurs heures; et au dire de sa fille il paraissait tout transformé; plus rien de l'inquiétude qui le tourmentait auparavant, mais le calme, la sérénité, et toujours la présence d'esprit jusqu'au dernier instant: il manifestait une grande joie chaque fois qu'il s'entendait proposer une invocation au bon Dieu.

— Quand est-il mort? demandé-je.

— Ce matin, avant l'aurore; aussi n'est-il pas nécessaire que tu viennes maintenant; il vaudra mieux venir pour l'enterrement que je voudrais pour demain matin.

Je m'en retourne donc et fais avertir tous les chrétiens des environs; et comme on avait affaire à un village entièrement païen, je m'arrangeai pour rendre la cérémonie funèbre le plus solennelle qu'il était possible.

Quand tout fut terminé, je console de mon mieux la petite enfant et je repars pour Macao avec son jeune frère.

Ce petit garçon s'est montré bien docile à nos soins. En peu de mois il a su tout son catéchisme et il attendait avec impatience la solennité de la Ste Vierge pour recevoir le baptême. Cette grâce l'a comblé de joie, ainsi que sa sœur qui avait si bien travaillé pour leur père et pour lui.

L'histoire de deux autres enfants — L'heure de l'épreuve — « Je ne peux pas y consentir, je ne veux pas » — Nous demanderons à Monsieur le Directeur d'être désormais notre papa.

Deux autres nouveaux baptisés appartiennent à une famille distinguée qui a perdu tous ses biens durant la guerre Russo-Japonaise. Le père tombé dans la misère à la suite d'autres malheurs, et se voyant dans l'impossibilité de pourvoir à ses nombreux enfants, a demandé qu'on accepte chez nous deux de ses fils, et nous les avons admis bien volontiers. Ces deux enfants, tout en sachant bien à quelle condition ils appartiennent, n'ont fait aucune difficulté pour se mettre à l'apprentissage, et ils l'ont même fait avec beaucoup d'entrain; ils avaient auparavant connu l'aisance, et ils se sont soumis volontiers à tout le règlement; ils étaient païens, et ils ont d'eux mêmes demandé à être instruits dans la religion chrétienne, ils ont toujours été des plus assidus aux instructions, ils ont pris part à toutes nos pratiques de piété. Ils auraient voulu être baptisés dès la première année, mais cela ne nous paraissait pas prudent et nous les avons fait attendre. Ils en avaient pris leur parti bien à regret; mais cette dilation n'avait en rien modifié leur ferveur ni leur bonne volonté.

Mais l'heure de l'épreuve, et même d'une lutte où il y avait danger de succomber, c'était le temps des vacances. Quelle attitude tenir au milieu de tant de pratiques superstitieuses auxquelles on se livre en famille? Leur bonne volonté les tient en éveil; ils observent l'heure et le moment, et quand il voient leur maman et les autres personnes à qui ce soin est dévolu, préparer les mets pour les sacrifices idolâtriques, ils s'esquivent sans bruit. Au moment solennel où toute la famille devrait être réunie, on cherche nos deux petits collégiens; mais ils ont déjà pris le large. Que faire? Tout est prêt, on ne peut pas remettre la cérémonie, et on l'accomplit.

Les deux petits fugitifs savent à peu près l'heure où tout doit être terminé, alors, non sans quelque appréhension ils rentrent au foyer.

Et de fait, c'est un déluge de reproches qui leur arrive de tous côtés; mais ils ne disent mot, toujours fermes dans la résolution qu'ils ont prise de ne rien faire qui puisse offenser ce Dieu qu'ils ont résolu d'adorer. Le manège réussit à merveille la première fois, la seconde et même la troisième; mais le jour vient où la famille entière sans exception aucune doit adorer les ancêtres, sous peine de malheur. Alors le père prévoyant appelle les deux désobéissants les fait enfermer dans un appartement sous la garde d'un de leurs aînés. Cette fois la chose est plus grave. Le moment arrive pour eux d'être

appelés à faire leurs prostrations devant les tablettes des ancêtres (1). Le croirait-on? Ils s'y refusent et l'indignation générale éclate contre eux. Bien plus: le père menace, il saisit le plus grand par un bras et lui fait faire par force les prostrations. Pendant ce temps le plus

(1) Les dieux domestiques dont les images sont placées dans une armoire ouverte située devant la porte principale de la maison, diffèrent suivant l'endroit, les fonctions et les goûts personnels. Mais dans toutes les maisons chinoises on trouve un moins l'image du dieu de la cuisine et les *tablettes des ancêtres*. Le dieu de la cuisine, qui était probablement à l'origine un dieu du feu, est censé fournir au maître du ciel un rapport annuel sur la conduite des gens confiés à sa garde (*Bronssalle, La religion et les religions* p. 157 — Téqui éditeur).

petit, âgé de 9 ans, se réfugie dans un coin et met ses mains en avant en acte de défense... Le père vient le prendre, il résiste; le père frémit, se met en colère:

— Alors, tu méprises mon autorité? tu méprises nos ancêtres.

— Non, papa, répond le petit; je ne te méprise pas: tu sais bien que je t'aime beaucoup et chaque jour je prie le Maître du Ciel pour toi.

— Pourquoi refuses-tu alors de rendre à nos aïeux le culte qui leur est dû? N'as-tu point peur d'attirer sur nous leur malédiction?

— Non, papa, répond le petit théologien; les bénédictions et les biens viennent du Dieu du



Quelques chrétiens Chinois.

Les tablettes funéraires ont en général 20 centimètres de longueur sur 10 de largeur; les caractères qui y sont gravés indiquent la dynastie régnante, le jour, le mois, l'année du décès, le nom et les qualités du mort et enfin les deux lettres sacramentelles en chinois, *chen-wei*, séjour, habitation de l'âme du défunt dont elles portent le nom. Les tablettes sont noires, les caractères dorés. On les place sur des sortes d'étagères dans l'ordre naturel de naissance, à la manière d'un arbre généalogique.

Offrandes. Vient d'abord la nourriture: riz, viande de bœuf, de mouton, de porc, thé, vin, alcool de riz. On ajoute des noix d'arce, du bétel, de l'encens. On s'efforce de se conformer dans le choix des présents aux goûts manifestés par les ancêtres pendant leur vie.

Puis les Annamites et les Chinois, gens pratiques et économes offrent aux mânes au moyen de papier funéraires les meubles, les armes que les anciens de l'Occident déposaient sur leurs tombeaux.

Dans les temps anciens, dit le *Rituel domestique* des funérailles édité par le P. Leserteur, on ne rendait les honneurs qu'aux aïeux de quatre générations.

Aussi quand on fait le sacrifice du grand anniversaire du dernier défunt, on tire du temple des ancêtres la tablette du trisaïeul et on l'enterre à côté de son tombeau.

On excepte toutefois de cette mesure la tablette du premier ancêtre dont le culte ne doit jamais périr et les tablettes des ancêtres qui ont été élevés à quelque dignité par un diplôme impérial.

(Doümais et Paulus: Le culte des morts).

A ce propos nous transcrivons cette note du Bulletin of the Missionaries of La Salette d'Harford, aux États Unis, d'Avril 1916:

Les autorités chinoises ayant voulu adopter les usages Européens ont décrété que tous les enfants mâles devaient être inscrits. Cette formalité n'a rien d'extraordinaire en soi, et pourtant elle a failli provoquer une révolte de la part des parents.

En Chine on croit que pour assurer la solidité d'un pont en construction, il est nécessaire d'ensevelir des jeunes enfants dans les piliers. On a conclu que les Mandarins demandent les noms des enfants pour choisir des victimes, et que tous ceux dont les noms seraient enregistrés sont condamnés à mort, car avec leur nom on prend aussi leur âme.

Il n'y a pas moyen de convaincre ces gens qu'un pont peut très bien durer sans qu'il soit nécessaire de sacrifier des enfants au dieu du fleuve: selon eux, si on ne le fait pas, les piliers céderont et le pont s'en ira en pièces.

ciel; et comment pouvons-nous espérer qu'il nous les accorde si nous l'offensons?

Le père, un peu radouci, reprend:

— Pourtant ton frère qui est au collège comme toi a cédé à ma volonté, et toi pourquoi ne veux-tu pas?

— Non, papa, il n'a pas cédé; ce qu'il a fait c'est malgré lui, et il saura réparer sa faute; mais moi je ne peux pas et je ne veux pas.

A ces paroles de son petit frère, l'autre éclate en sanglots et déclare nettement quels étaient les sentiments de son cœur.... De ce moment ni le père ni aucun autre n'ont eu le courage d'insister.

te baptiserais; et si tu mourais de mort subite, le désir de baptême serait suffisant.

Cette réponse les calma.

A la fin du mois d'avril dernier, au moment où commençait la préparation des nouveaux néophytes, je les appelle, et simplement pour m'assurer de leur constance, je leur demande:

— Ainsi vous voulez être baptisés cette année?

— Oui, Père, et ce n'est pas nécessaire de nous le demander: tu sais que nous le désirons depuis longtemps.

— Mais si votre papa s'y opposait?

— Cela ne fait rien, nous voulons quand même devenir chrétiens.



Une de nos écoles de religion en Chine.

Cette scène m'a été racontée longtemps après par le père lui-même; et cela, lorsque à la suite de diverses démarches j'ai obtenu de lui une promesse par écrit de laisser ses enfants entièrement libres en fait de religion, et de ne pas les retirer de l'orphelinat avant le terme de leur éducation.

En attendant, une année se passait, et on arrivait de nouveau à la fête de Marie Auxiliatrice qui est l'époque des baptêmes à l'orphelinat. Cette fois encore on ne jugea pas à propos d'exaucer leur ardent désir.

Les pauvres petits étaient tout désorientés:

— Et si je venais à mourir, que deviendrais-je — me disait le plus petit.

— Ah si tu étais sur le point de mourir, je

— Et s'il devait vous en coûter de graves sacrifices?

— Peu importe ce qu'il nous en coûtera! nous sommes prêts à tout.

— Oui, mais si à cause de cela, papa et maman ne voulaient plus vous voir ni s'occuper de vous?...

Une grosse larme perla alors dans leurs yeux; ils gardèrent un moment le silence, puis le plus petit reprit:

— Eh bien! alors la Ste Vierge nous aidera. Et l'autre d'ajouter:

— Dans ce cas nous demanderions à Monsieur le Directeur d'être désormais notre papa.

Je ne sentis ému à cette réplique et leur mettant la main sur la tête:

— C'est tout décidé cette fois, préparez-vous comme il faut; il n'y a plus qu'un mois à attendre, le bon Dieu vous exaucera; que la Ste Vierge vous protège!

Ces bons petits me laissent, débordants de joie, et tout le temps que dura la préparation, c'était un spectacle édifiant à observer que leur zèle à s'acquitter de leurs devoirs et leur recueillement dans la prière.

Quand on leur dit que le baptême aurait lieu un jour plus tôt, la veille de la fête de la Ste Vierge, pour qu'il leur soit possible de mieux faire la Ste Communion en cette solennité, leur joie fut à son comble. Les trois jours de la retraite préparatoire à ce grand acte, ils les passèrent dans la ferveur de personnes déjà avancées dans les voies de la spiritualité; enfin le grand jour arrive, et soit au moment du Baptême, comme à celui de la Première Communion, tout en eux manifestait la plénitude de la grâce céleste. Depuis le 24 Mai jusqu'au jour où je vous écris, ils n'ont pas manqué un seul jour de s'approcher de la Table Sainte. Daigne le bon Dieu leur conserver cette ferveur!

Les autres trois petits baptisés ont aussi une histoire intéressante; mais je ne veux pas abuser de votre bonté, bien aimé Père, et je termine.

Il est certain que lorsque par intervalles le bon Dieu nous accorde de pareilles consolations, quand surtout il permet que sur un terrain si difficile apparaissent des fleurs si charmantes et si parfumées, nous nous sentons amplement rémunérés des sacrifices que la mission nous coûte. Oui ce mot d'ordre *sauvons la jeunesse* sera également toujours le nôtre, et pour arriver à ce but sacré nous ne reculerons devant aucune difficulté. Que nos chers coopérateurs veuillent bien nous soutenir dans cette œuvre par leurs prières et par leurs aumônes.

Voilà ma conclusion.

En vous demandant une bénédiction spéciale pour tous nos Coopérateurs de Chine, pour les nouveaux baptisés et pour tous vos fils, veuillez me croire, bien aimé Père

Votre tout affectionné dans le Cœur de Jésus
LOUIS VERSIGLIA, *prêtre.*

EQUATEUR

Un pont sur l'Indanza.

(Lettre de Don A. Del Curto à Mgr. Costamagna).

Indanza, Mission du Sacré Cœur,
24 juillet 1915.

Mon cher Seigneur et Père,

La construction du grand pont sur le fleuve Indanza, construction que, Dieu aidant, nous

avons pu heureusement achever en ces jours, est une nouvelle manifestation de l'amour de votre Grandeur pour ce nouveau centre de Mission de votre Vicariat.

Avec la situation extrêmement gênée où vous vous trouvez, il a dû vous en coûter bien des fatigues pour réunir la somme requise.

Aussi ma joie est-elle grande de pouvoir vous donner les détails de cette affaire.

En janvier dernier, lorsque nous rencontrions déjà tant d'obstacles pour établir la Maison de la Mission au milieu de cette forêt, vous nous parliez déjà de ce pont.

Or cela nous semblait un rêve irréalisable, après les efforts déjà tentés par de puissants entrepreneurs; du reste, dans toute la région de l'Azuay on était convaincu qu'il n'était possible nulle part d'établir de pont sur ce fleuve.

Vous pouvez donc vous figurer quel souci m'a apporté votre lettre de février où vous me commandiez expressément de jeter ce pont.

Zhiri, ce vieux Jivaro plus que centenaire, qui se pavane avec tant de grâce avec la redingote qu'il a reçue de vous, me sait dans l'embarras et il me dit:

— C'est une affaire fort difficile, à coup sûr. Que de blancs sont déjà venus pour cela et ont renoncé à leur idée!

Mais après avoir un peu réfléchi, il me regarde d'un air de bienveillance comme quelqu'un qui veut accorder une grâce.

— Cependant, là-bas, pas bien loin, en un endroit inconnu de tous et presque inaccessible, je sais un précipice au dessus duquel il y a bien longtemps des Jivaros ont pu jeter un pont qui causa la mort de plusieurs, mais le pont fut fait.

Sans perdre de temps je me suis fait conduire en cet endroit. Quelle merveille de pittoresque. Sous le rocher creusé et poli par les eaux, mugit le fleuve étroitement resserré.

Je tremblais à chaque pas: le vieillard se tournait de temps en temps pour me dire:

— Tu peux avancer?

— Jusqu'ici oui, mais si ces branchages se cassent, tu me sauveras?

— Ne crains rien! tu ne sais donc pas que je suis le meilleur nageur de la tribu?

Nous arrivons enfin au point où le fleuve entre dans un véritable couloir, ne maintenant qu'une distance de 20 mètres d'une rive à l'autre. La paroi de gauche peut avoir environ cent mètres de hauteur; mais à peu de distance, au milieu des arbres rabougris qui ont eu de la peine à croître sur les flancs, il ne paraissait pas impossible de pratiquer un sentier.

Le 26 avril on se mettait à tracer le sentier et à préparer les matériaux. Je demandai aux Confrères de la Maison de Cuenca les câbles dont j'avais besoin, et c'est seulement en Juin

qu'on pouvait entreprendre le transport des travées avec l'aide de 40 hommes, les uns de la Colonie, les autres envoyés par le conseil Municipal de Gualaceo.

Le bois est transporté sans difficulté, mais arrivés au précipice, les câbles ne sont pas assez forts pour soutenir le poids de la première travée qui disparaît dans l'abîme, irrémédiablement perdue. On songe alors au câble en fil de fer que possède le Dr Remi Crespo dans son domaine du « *Pan de Azucar* ».

Il n'y avait pas de temps à perdre. Je vais chez ce monsieur, en passant le fleuve *Trionfo*, dans lequel notre cher Jean faillit se noyer, tandis qu'il passait le courant à la nage.

Ce câble métallique fut une providence; car le travail put être poursuivi sans incidents.

Un autre obstacle s'approchait, et bien à craindre: l'hiver avec ses pluies torrentielles et les débordements qui s'en suivent.

Eh bien non; tous les ouvriers, humbles et toujours obéissants à la parole du Missionnaire s'étaient familiarisés avec les intempéries: ils ne craignaient qu'une chose... devoir traverser le fleuve!

— Si le Père nous y oblige (avaient-ils dit entre eux) nous nous révolterons!

Cette peur leur venait de certains bruits qui s'étaient répandus à Chordeleg, à Pushio et à Delegsol, que dans ce travail dix hommes trouveraient la mort: un saint homme de Dieu l'avait appris pendant qu'il priait. Il y eut même tel qui avait vu un matin de bonne heure un spectre blanc... du côté du fleuve...

Vous voyez ma situation: aux difficultés de l'entreprise s'ajoutaient encore ces superstitions!

Et pourtant il fallait absolument qu'une partie des ouvriers passe sur l'autre rive. Alors le pauvre Missionnaire a dû, malgré son inexpérience et sa faiblesse, payer d'exemple (au risque de se noyer à deux reprises) pour donner un peu de courage à ces braves gens.

Maintenant le pont est achevé: et nous devons remercier N. D. Auxiliatrice de nous avoir préservés de tout malheur. Au dessus de l'abîme noir et épouvantable peuvent maintenant passer en toute sécurité les Jivaros des environs qui viennent à la Mission pour assister à la Messe et entendre un peu de catéchisme: et les nombreuses tribus du *Zamora* qui vont souvent à *Mendez* et à *Santiago* auront aussi l'occasion d'entendre la parole de Dieu.

Cette création sera des plus avantageuses pour toute la région Orientale.

La Colonie d'Indanza voit s'ouvrir devant elle de splendides horizons. Votre Grandeur avait raison de dire que ce pont équivaldrait à la découverte d'un grand trésor.

J'espère que vous viendrez bénir vous même

cette œuvre que vous aviez tant à cœur. Si nous pouvions faire cette cérémonie le mois prochain, pour solenniser le Centenaire de notre Vénérable Père! Un pont destiné à faciliter la civilisation de tant de pauvres âmes, n'est-ce pas encore un monument digne de Don Bosco?

En achevant cette lettre je crois de mon devoir de vous nommer ceux qui nous ont aidés le plus dans notre entreprise: M. le Doct. Antoine Muñoz et les Autorités de Gualaceo. Je les ai déjà remerciés en votre nom.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'hommage de l'affectueux respect avec lequel je me dis de V. G. le très humble serviteur en J. C.

ALBIN del CURTO
pr. salésien.

Grâces et Faveurs de N. D. Auxiliatrice.

Declaration. — Conformément à la décision du Pape Urbain VIII nous déclarons que toutes les grâces ou faits rapportés dans le *Bulletin Salésien*, n'ont qu'une autorité purement humaine, et que nous les soumettons sans réserve au jugement du Saint Siège.

J'ai la douce satisfaction de vous adresser 10 frs. pour plusieurs grâces obtenues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice, avec promesse d'insertion dans le *Bulletin Salésien*.

Vous voudrez bien dire trois messes, et le reste est pour vos œuvres. Les messes sont pour les âmes du Purgatoire.

St Gervais-les-Bains. Le 8 avril 1916.

Anonyme.

Mme de L. à Rospiec, envoie la somme de 20 fr. pour les œuvres de Don Bosco, en reconnaissance d'une grâce obtenue par l'entremise de N. D. Auxiliatrice.

Ma chère maman était atteinte d'un mal qui par intervalles la faisait beaucoup souffrir elle est maintenant complètement délivrée de ce mal, grâce à la Bonne Vierge Auxiliatrice.

Valsavaranche, 28 Mai 1916.

C. M.

J'envoie un mandat poste de 5 fr. pour faire dire une Messe en l'honneur de N. D. Auxiliatrice qui a daigné exaucer ma prière.

Je lui demande une autre grâce qui me tient beaucoup à cœur.

Ajaccio, le 3 Avril 1916.

Une Enfant de Marie ayant obtenu une grâce signalée de N. D. Auxiliatrice demande à cette bonne Mère d'achever son œuvre et envoie une offrande de 5 fr. dont 2 pour une Messe.

Je remercie de tout mon cœur la Bonne Vierge Auxiliatrice qui a guéri ma fille et je lui demande de continuer à la protéger ainsi que toute sa famille.

Turin. Mai 1916.

P. M. L.

Une mère de famille remercie N. D. Auxiliatrice, le Vén. Don Bosco et Dominique Savio de lui avoir obtenu une grâce insigne: la réussite d'une opération très compliquée et désespérée, à la suite de laquelle, elle jouit depuis deux ans d'une santé parfaite. Ci-joint une offrande.

S. C. B.

Un lecteur anonyme envoie un billet de 5 fr. en remerciement à N. D. Auxiliatrice, implorant sa protection pour d'autres grâces à obtenir.

Je vous adresse un mandat de 50 fr. en compte d'une promesse faite à N. D. je profite pour lui recommander mes militaires dont plusieurs sont bien exposés; il partagent tous ma grande confiance et se recommandent à elle à l'heure du danger.

Amiens, 5 Juin 1916.

J. C.

Je vous adresse un mandat de 5 fr. pour une Messe à l'autel de N. D. Auxiliatrice afin qu'elle veuille bien continuer sa protection à un officier que j'avais recommandé aux prières de vos orphelins dès le début de la guerre. Cet officier qui a couru bien des dangers et n'a été blessé qu'une fois vient d'être envoyé à Verdun.

Collonges, 31 Mai 1916.

N. C.

Marseille — F. D.: envoie 10 en reconnaissance à S. Antoine de Padoue.

— M. C.: envoie 50 fr. à N. D. Auxiliatrice pour reconnaître sa protection.

Salleles d'Aude — C. envoie 20 fr en reconnaissance.

Valtouranche — Famille P.: envoie 4 fr pour grâces reçues.

Ain — N. B. J.: envoie 20 fr. en reconnaissance.

Molaret — E. G.: 10 fr. pour grâces reçues.

Charvensod — C. E.: envoie 3 fr. en action de grâces pour la guérison d'un enfant.

Nus — R. M. D.: envoie 5 fr. por grâces reçues.

Alexandrie d'Egypte — A. D.: envoie 5 fr pour guérison obtenue.

Champorcher (Vallée d'Aoste) 10 fr. pour grâce reçue.

La Salle (Vallée d'Aoste) 10 fr. pour gârce reçue.

Nus » 3 fr. »

M. B. J. 20 fr. en reconnaissance à N. D. Auxiliatrice.

Paris — Une petite domestique envoie 10 fr. pour une messe d'actions de grâces à N. D. Auxiliatrice et à S. Antoine de Padoue.

Nantes — A. L. envoie 100 fr. pour remercier N. D. Auxiliatrice — J. d. D. envoie 12 fr. en accomplissement d'une promesse et en vue de nouvelles grâces.

l'âge de 73 ans. Ses bonnes œuvres l'avaient avancé devant le Très Haut et en particulier ses générosités envers les Missionnaires du Matto Grosso; il ne leur accordait pas seulement ses aumônes, mais encore son influence; avec sa sœur Madame de Combaud il organisait des conférences qui faisaient connaître et apprécier nos œuvres.

Sans doute, il n'a pas été donné à ce zélé chrétien de voir revêtu des insignes épiscopaux ce Mgr Malan qui lui était déjà si cher avant son appel à la vie religieuse et au sacerdoce; mais appuyés sur notre confiance en la bonté divine qui ne se laisse pas vaincre en générosité, nous aimons à penser que le Vénéralbe Don Bosco qu'il accueillait à Paris avec tant d'esprit de foi, l'aura reçu à son tour au seuil de la bienheureuse éternité, accompagné des âmes des Bororos amenées dans la voie du salut par l'action de nos Missionnaires.

Rde Sœur Marie Marinie

Cette pieuse et zélée coopératrice d'Argentat (Corrèze), ne perdait aucune occasion de faire connaître nos œuvres et de leur recruter de nouveaux adhérents.

Elle avait aussi une grande confiance envers N. D. Auxiliatrice et savait la propager autour d'elle. Puisse son exemple lui susciter des imitateurs!

COOPÉRATEURS DÉFUNTS.

AOSTE: Rd. Don Zéphyrin Perrot, *Brusson*.

TUILE: Rdè Sœur Marie Marinie, religieuse Ursuline, *Argentat*.

France.

BLOIS: Mme Dassier, *Montrichard*.

FREJUS: M. M. Toye, *Touhon*

— Mme Foucon, »

GRENOBLE: Mme Marie Julie Coulon, *Grenoble*.

— M. Rayneri, *Grenoble*.

LAVAL: M. François Decourcette, *Bonchamp-les-Laval*.

LYON: Mme Vve Paul Vignon.

MARSEILLE: M. Ferdinand Boiron, *Marseille*.

MONTPELLIER: M. Huguet, *Montpellier*.

NICE: M. Marius Simond, *Nice*.

PARIS: M. Louis Fauchier-Magnan, *Paris*.

— Mlle Howard, *Paris*.

— Mme la Duchesse de Monteagudo, *Paris*.

— M. le Capitaine Louis de Poulpiquet, tué aux *Eparges*.

— M. le Capitaine Duverny, tombé au champ d'honneur.

RENNES: Mme Geffroi, *Vitré*.

VERSAILLES: Mme Mauroy, *Soisy-sous Etioilles*.

Autres pays.

EGYPTE: M. Joseph E. Dibo, *Ramleh*.

ITALIE: Mme Marie Peaquin, *Somarèse*.

SUISSE: M. Jules de Riedmatten, *Sion*.

— NECROLOGIE —

Monsieur Louis Fauchier-Magnan.

Ce généreux bienfaiteur de nos œuvres a paru inopinément devant Dieu le 13 Mars dernier, à

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.

Gérant: JOSEPH GAMBINO

Imprimerie S. A. I. de la Bonne Presse

Turin - Cours Regina Margherita, N. 176

THEOLOGIA MORALIS ET DOGMATICA.

BONACINA ALOYSIUS Sacerdos

Theologiae moralis universae manuale. Editio tertia aucta et recognita (1908)	Libellae	3 50
A missionis pretio solutum	»	4 —

MORINO JOANNES Sacerdos

Enchiridion Theologiae moralis ad mentem S. Alphonsi M. de Ligorio episcop. et doct. addita constitutione « Apostolicae fidei ».	Libellae	3 50
Editio novissima	»	4 —
A missionis pretio solutum	»	4 —

MUNERATI DANTIS Sacerdos

Theologiae Sacramentariae elementa.		
1) <i>De Sacramentis in genere, de Baptismo et de Confirmatione.</i>	Libellae	0 40
A missionis pretio solutum	»	0 50
2) <i>De Eucharistia</i>	»	0 40
A missionis pretio solutum	»	0 50
3) <i>De Poenitentia</i>	»	0 60
A missionis pretio solutum	»	0 70
4) <i>De Extrema Unctione, de Ordine et de Matrimonio</i>	»	0 70
A missionis pretio solutum	»	0 80
Elementa theologiae sacramentariae dogmatico-canonico-moralis	»	3 —
A missionis pretio solutum	»	3 50
De jure Missionariorum	»	0 90
A missionis pretio solutum	»	1 —
Addenda et mutanda in tractatu de Matrimonio	»	0 30
A missionis pretio solutum	»	0 40

PISCETTA ALOYSIUS Sacerdos

De jejunii et abstinentiae lege juxta decretum 5 septembris 1906.		
Decretum cum commentario	Libellae	0 10
A missionis pretio solutum	»	0 15

Theologiae moralis elementa.

Vol. 1^{um} De actibus humanis, de conscientia, de legibus, de peccatis et de censuris	»	2 50
A missionis pretio solutum	»	2 75
Vol. 2^{um} De virtutibus theologicis et de virtute religionis, de prudentia, temperantia ac fortitudine	»	2 50
A missionis pretio solutum	»	2 75
Vol. 3^{um} De justitia et jure, de iniuriis et de restitutione, de contractibus, de obligationibus peculiaribus	»	2 50
A missionis pretio solutum	»	2 75

Η ΤΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ ΜΙΜΗΣΙΣ.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

Grec-Latin.

3^{ème} édition suivie de quelques prières plus usuelles traduites en grec.

Si un livre mérita jamais les honneurs d'une traduction, c'est bien le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, « le plus sublime dans son aimable simplicité et, peut-être, le plus salubre dans son action sur les âmes. En conséquence, afin de répondre au désir que l'on nous avait exprimé, comme aussi pour aider au progrès et à la vulgarisation des études sérieuses, si nécessaire à la jeunesse chrétienne de nos jours surtout, la Librairie Salésienne de Turin publiait en 1889 l'*Imitation de Jésus-Christ en grec* du célèbre P. Georges Mayr, de la Compagnie de Jésus, traduction classique, qui a l'avantage inestimable de conserver toute la simplicité, la grâce et l'onction de l'original, mais ne se trouve plus dans le commerce. Cette réimpression, accueillie avec faveur, nous amenait en peu d'années à une seconde, puis à une 3^{ème} édition.

Nous croyons être vraiment utiles à l'enseignement et aux esprits cultivés en leur rappelant ici que la Librairie de la *Bonne Presse* à Turin en a encore un certain nombre d'exemplaires à leur disposition. L'exécution typographique est digne de l'œuvre qui forme un charmant petit volume in-32 de XXVII-480 pages avec encadrements rouges, relié en peau.

Prix: fr. 2,50 — France et Union Postale, franco **fr. 2,80.**

Pour mieux compléter cette annonce, nous reproduisons le prospectus envoyé par la Librairie Salésienne aux Sociétés Savantes, aux Bibliothécaires, etc. etc, lors de la première réimpression de cet ouvrage:

ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΤΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ ΜΙΜΗΣΕΩΣ.

HUMANISSIMIS ACADEMIARUM ET BIBLIOTHECARUM PRAEFECTIS

EDITOR SALESIANUS.

Non defuere qualibet aetate docti et praestantis ingenii viri, qui litterarum et humanitatis gloriae studentes, omnem operam et industriam collocarent in praestantissimis veteris sapientiae monumentis servandis, omnibus viribus adlaborantes, ne temporis injuria interciderent. Hac una ratione aetatem tulerunt tot praestantissimorum scriptorum volumina, quae, nisi cura et industria doctorum fuisset, jam dudum in oblivione delitescerent.

Verum in his operibus de quorum praestantia omnes consentiunt, quaeque pati occidere dedecus esset, et illud est recensendum quod inscribitur: *Graeca Christi Imitationis Interpretatio*, quae in lucem primum prodivit Augustae Vindelicorum, anno MDCXV, studio et opera P. Georgii Mayr S. J.

Cuius quidem Graecae Interpretationis, quamvis plures et diversis locis editiones emissae fuerint, quum hac nostra aetate vix unum aut alterum exemplar reperias, Salesianorum Sodalitas, doctorum votis occurrens, provinciam ab aliis desertam occupavit, et Graecam Georgii Mayr Interpretationem suis typis et sumptibus nuperrime Augustae Taurinorum excundendam curavit.

En igitur praestans opella quae diligenter excusa et accusate emendata, se praeterea commendat tum chartae nitore et formam elegantia, tum ipsa voluminis forma, qua commodior lectoribus et libri usus existit.

Excipe volens, hanc editionem quae aureae opellae servandae causa suscepta, aliquid honoris graecis litteris et humanitati fortasse est adlatura.

Venit in aedibus Asceterii Salesiani, in vico Cottolengo, n. 32.
Augustae Taurinorum, idibus Aug. an. MDCCCLXXXIX.